

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

Le Soldat serbe

Le soldat serbe est un beau soldat, solide, de taille au-dessus de la moyenne; il est intelligent, consciencieux et discipliné. C'est un très bon marcheur. Sa démarche est souple et son allure rapide; c'est ainsi, par exemple, que, pendant la bataille de Bregalnitz, les 10 et 11 juillet 1913, certains corps de troupes firent 110 kilomètres en deux jours. Il est très sobre, le pain lui suffit — il en mange d'ailleurs beaucoup; la ration de guerre est de 1 kilogr. Pendant la guerre, il ne touche de la viande qu'exceptionnellement; son pain, relevé par quelques fruits ou un peu de paprika — piment redoutable pour nos estomacs — le nourrit. Il ne faut pas s'étonner de cette sobriété: le peuple serbe est un peuple de paysans, élevé à la dure, sous un climat parfois sévère; il est pauvre, mais il est très honnête, il a beaucoup d'amour-propre et il tient par-dessus tout à faire honneur à ses affaires.

Aussi, l'entretien de l'armée serbe, pendant une année de guerre balkanique, n'a pas entraîné les dépenses qu'on pourrait croire. Le prix journalier moyen des dépenses du soldat serbe (nourriture, entretien, habillement, équipement) a varié de 72 centimes à 90 centimes. Le calcul a été fait mensuellement. Au total, pendant douze mois de guerre, l'armée serbe a dépensé 115 millions.

L'officier serbe, lui-même, est très sobre; ses besoins matériels sont tout à fait minimes. Aussi, pendant la guerre — alors que dans les armées voisines l'officier touchait double solde — l'officier serbe avait simplement une indemnité supplémentaire de 1 fr. 25.

J'ai dit que le soldat serbe était consciencieux et discipliné. Il a cela de naissance, en quelque sorte; car, dans ce pays profondément démocrate, la famille est la base de cette société très égalitaire. La « zadrouga » est une association de familles où l'autorité du chef est scrupuleusement observée, et cette autorité s'étend sur les personnes et sur les biens de la communauté.

Le recrutement, en Serbie, est régional et cela est poussé à un degré tel que les hommes d'un même village sont toujours affectés à la même unité. De cette sorte, les compagnies d'infanterie serbes forment de véritables familles dans lesquelles tout le monde se connaît bien. C'est une force énorme et on ne saurait dire assez combien le haut commandement serbe a été bien inspiré en respectant scrupuleusement cette force.

En revanche, comme les effectifs ont grossi, les unités sont très fortes numériquement. Lors de la guerre de 1913, beaucoup de compagnies sont à 300, 320, 330 hommes et tous ces hommes forment bloc, parce qu'ils viennent du même coin de terre, et qu'ils se connaissent depuis longtemps. Dans de telles unités, l'encadrement

se fait tout seul et souvent ce ne sont pas les gradés officiels qui le constituent: dans la section, dans l'escouade, l'homme prend instinctivement pour guide celui qui est le plus décidé et le plus brave et il ne compte pas les galons.

Le Ministre de la guerre visite les usines

Le ministre de la guerre est parti dimanche en tournée dans les usines et manufactures de la zone de l'intérieur.

Il est rentré à Paris mardi matin.

Après avoir longuement visité les aciéries de Saint-Jacques, de la société Châtillon-Commentry-Neuves-Maisons, à Montluçon, M. Millerand s'est rendu à la fonderie de la compagnie Commentry-Fourchambault-Decazeville, puis à Commentry même, où il a vu une aciérie-annexe de la première de ces deux sociétés.

De Commentry, le ministre de la guerre s'est rendu à Saint-Etienne où l'attendait le général Desaleux. Il a passé à la manufacture d'armes une inspection complémentaire de celle qu'il avait faite à la fin du mois d'avril. Il s'est ensuite rendu dans plusieurs établissements industriels privés de Saint-Etienne.

Dans tous les établissements qu'il a visités, dans les usines privées comme à la manufacture de l'Etat, le ministre de la guerre a constaté une très grande activité. Il s'est rendu personnellement compte que, grâce au laborieux et progressif effort fourni jusqu'à ce jour, les prévisions seront partout réalisées, et que, dans beaucoup d'établissements, elles seront probablement dépassées.

A tous les directeurs, M. Millerand a témoigné sa satisfaction en les priant d'en transmettre l'expression aux collaborateurs et au personnel placés sous leurs ordres.

L'Entente franco-anglaise

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de la guerre, s'est rendu à Boulogne pour rencontrer, comme il était convenu, le ministre des munitions anglais, M. Lloyd George.

M. Albert Thomas était accompagné du général Gossot, qui lui est adjoint, pour l'artillerie lourde, et de plusieurs techniciens. M. Lloyd George avait amené avec lui le général directeur de l'artillerie anglaise, ses conseillers techniques, et il avait été rejoint par plusieurs officiers de l'armée du maréchal French.

Les deux ministres ont eu de longs entretiens pendant la soirée de samedi et toute la journée de dimanche. Ces entretiens ont porté surtout sur le renforcement des artilleries alliées et sur l'aide mutuelle que les deux pays peuvent se prêter pour intensifier encore leur production.

D'ores et déjà des relations régulières ont été établies et les deux industries nationales pourront développer leur étroite collaboration.

Faits de guerre

DU 18 AU 23 JUIN

Les troupes belges se sont emparées au sud-ouest de Saint-Georges d'une tranchée allemande dont tous les défenseurs ont été tués ou faits prisonniers.

Dunkerque a été bombardée dans la nuit du 21 au 22 juin par une pièce à longue portée; quatorze obus sont tombés sur la ville; quelques personnes appartenant à la population civile ont été tuées.

Région d'Arras.

Dans la région d'Arras nous avons poursuivi et accentué notre offensive sous un feu violent d'artillerie auquel nos batteries ont répondu avec efficacité.

Dans la journée du 19 juin, nous avons recueilli sur plusieurs points les fruits des combats heureux livrés les jours précédents. Après une lutte très vive, le Fond de Buval, obstinément défendu par l'ennemi depuis le 9 mai, a été investi de toutes parts et enlevé d'assaut; nous y avons pris des mitrailleuses. Une dizaine de prisonniers seulement sont restés entre nos mains, la résistance de l'ennemi ayant été acharnée.

Sur les pentes qui s'étalent à l'est de Lorette, dans la direction de Souchez, nous avons enlevé plusieurs tranchées, où nous avons fait 300 prisonniers, dont une dizaine d'officiers.

Nos troupes se sont accrochées au terrain sur les pentes de la croupe 119 (sud-est de Souchez), au delà des dernières tranchées allemandes, en repoussant toutes les contre-attaques. Plus au sud, elles ont progressé.

Au nord-est du Labyrinthe, nous avons reconquis un grand boyau dont nous nous étions précédemment emparés et qu'une contre-attaque extrêmement violente nous avait repris dans la nuit du 18 au 19. Nous nous y sommes solidement établis et nous avons repoussé toutes les tentatives faites par l'ennemi pour nous en expulser de nouveau.

Dans la journée du 20 juin, nous avons consolidé notre position dans le Fond de Buval et prononcé dans la direction de Souchez une attaque qui nous a fait gagner près d'un kilomètre de terrain. Dans la nuit du 20 au 21, nous nous sommes rapprochés de la lisière nord-ouest en enlevant plusieurs tranchées.

La journée du 21 juin n'a été marquée que par des actions locales qui n'ont pas modifié les fronts. Nous avons conservé tout le terrain conquis.

Dans la nuit du 21 au 22, l'ennemi, après un bombardement d'une grande intensité a attaqué sur plusieurs points; il a été complètement repoussé, sauf au sud-est de Souchez, où il a réussi à reprendre pied dans un élément de tranchée; dans la région du Labyrinthe, il a subi de très fortes pertes.

Nos escadrilles ont bombardé les parcs d'aviation de l'ennemi; elles ont incendié quatre hangars, atteint deux avions et un ballon captif.

A l'ouest de Péronne, près de Dompierre, l'ennemi a fait exploser trois fourneaux de mine dans la nuit du 20 au 21 juin; il a ensuite tenté une attaque qui a été arrêtée net par nos feux d'infanterie et d'artillerie.

Une contre-attaque allemande dirigée dans la soirée du 21 juin contre les positions que nous avons conquises à l'est de la ferme de Quennevières a été enrayée par le feu de notre infanterie et de notre artillerie. L'ennemi a fait usage de bombes asphyxiantes.

De l'Argonne à la Woëvre.

Aux lièges ouest de l'Argonne, l'ennemi, après avoir dirigé contre nos positions un bombardement intense avec projectiles asphyxiants, a prononcé dans la soirée du 21 juin une violente attaque, à cheval sur la route de Vienne-le-Château à Binarville. Notre ligne avancée a d'abord fléchi sur plusieurs points, deux compagnies s'étant trouvées ensevelies sur place dans les tranchées bouleversées. Mais une contre-attaque immédiate nous a permis de reconquérir la presque totalité de nos positions initiales. Cette action, toute locale, a été des plus vives.

Sur les Hauts-de-Meuse, le 20 juin, nous avons prononcé une vigoureuse offensive dans le secteur de la tranchée de Calonne, et enlevé deux lignes ennemies en faisant 70 prisonniers, dont deux officiers. Dans la nuit du 20 au 21, à quatre heures du matin, nous avons repoussé une contre-attaque extrêmement violente. Dans la journée du 21, nous avons poursuivi notre mouvement en avant : une première attaque n'a fait que peu de progrès ; une seconde, au contraire, nous a permis d'enlever de nouvelles tranchées à l'est de celles que nous avions occupées la veille. Nous avons repoussé toutes les contre-attaques et conservé tout le terrain conquis depuis deux jours.

En Woëvre, aux lièges du bois Le Prétre, l'ennemi a tenté une attaque dans la journée du 19 juin ; pris sous notre feu, il n'a pu déboucher de ses lignes.

Lorraine.

En Lorraine, à Embervill, dans la nuit du 18 au 19 juin, un bataillon allemand a enlevé deux de nos petits postes. Bien que nos forces disponibles à ce moment fussent inférieures en nombre, nous avons aussitôt contre-attaqué, mis les assaillants en fuite et reconquis la totalité de nos positions. Dans la journée du 20, près de Reillon, nous avons enlevé un centre de résistance et toute la première ligne ennemie sur un front de 1.500 mètres. L'ennemi a contre-attaqué avec violence ; après deux échecs successifs, il a réussi à reconquérir momentanément la position ; mais nous l'avons presque immédiatement reconquise ; en fin de journée, une quatrième contre-attaque tentée par une forte colonne ennemie, a été dispersée par notre feu.

Nos reconnaissances sont parvenues dans la nuit à proximité de Chazelles, Gondrexon, les Remabois, parcourant un terrain abandonné par l'ennemi et trouvant ses tranchées remplies de cadavres. Dans la journée du 21, elles ont atteint les ouvrages à l'ouest de Gondrexon, évacués par l'ennemi, qui s'est replié sur une ligne de tranchées au sud de Leintrey. Dans la nuit du 21 au 22, nous avons, par une nouvelle attaque, élargi de 300 mètres vers le nord nos positions sur la crête est de Reillon, occupé les crêtes au sud des Remabois, repoussé facilement une contre-attaque partant de Leintrey et une autre au sud-est de Parroy, et fait des prisonniers.

Alsace.

Dans les Vosges, nous avons continué à progresser sur les deux rives de la Fecht. A la fin de la journée du 18 juin, nos patrouilles ont atteint les lièges de Metzeral ; nous avons pris sous le feu de notre artillerie et de notre infanterie les communications de l'ennemi entre ce village et Munster. Dans la journée du 19, malgré une brume épaisse et une pluie torréfiante, nous avons étendu et consolidé nos positions sur la rive gauche de la Fecht occidentale, notamment dans les massifs du Braunkopf et de la cote 830, à Leichwald, Steinbruck et Altenhof. Entre les deux branches de la Fecht, nous avons enlevé la clairière d'Anlasswasen. Sur la rive droite de la Fecht orientale, nous avons conquis les hauteurs de l'Yllsenfirst, avancée du petit ballon de Guebwiller (Kahlerwasen), et progressé sur les pentes dans la direction de Landersbach. En fin de journée, nos troupes ont complètement investi Metzeral, que les Allemands ont incendié. Nous avons bombardé la gare de Munster et fait sauter les dépôts de munitions qui s'y trouvaient.

Après avoir organisé nos nouvelles positions dans la journée du 20, nous avons poursuivi notre offensive et dépassé le cimetière de Metzeral. Dans la journée du 21, nous nous sommes emparés de la gare et nous avons ensuite donné l'assaut au village même ; après l'avoir

enlevé dans un combat très chaud, nous avons débouché par les issues nord et poussé notre ligne à 500 mètres au delà dans la direction de Meyerhof. Dans la nuit du 21 au 22, nous avons dépassé Metzeral par le nord et par le sud, et gagné du terrain au delà de l'Anlasswasen dans la région de Sondernach.

Au nord de la Fecht, nous avons repoussé une attaque de l'ennemi contre nos positions du Reichackerkopf.

Du 19 au 21 juin, nous avons fait plus de 200 prisonniers, dont plusieurs officiers ; nous avons capturé trois mitrailleuses et beaucoup de matériel, notamment des fusils et des cartouches.

Dans la région du Bonhomme, nous avons pris d'assaut l'éperon du calvaire, progressé sur les crêtes voisines et atteint les lièges du village du Bonhomme.

FRONT RUSSE

Dans la région de Chavil, aucun changement important. Des combats opiniâtres ont eu lieu sur la rivière Ringova, où les Russes ont légèrement progressé.

Sur le front de la Narew, des forces allemandes, protégées par un feu violent d'artillerie, ont tenté une offensive infructueuse entre la rivière Omoulev et l'Orlitz.

Sur la rive gauche de la Vistule, le 20 juin, à l'aube, les Allemands ont passé à l'offensive en colonnes isolées sur le front au sud de la Pilitza. Après un court combat, ils ont été rejetés perdant quelques centaines de prisonniers.

Sur le front de la Narew, feu d'artillerie espacé.

L'offensive allemande continue dans la région de Rava-Rousska.

Dans la nuit du 19 au 20 juin, les troupes russes se sont retirées des lacs de Grodek sur les positions de Lwof.

Sur le Dniester, les Autrichiens ont prononcé des attaques stériles entre Micholait et Jidatcheff, au cours desquelles ils ont été rejetés des villages de Demenka, Klesna et Kosmierjine, essuyant des pertes importantes.

Dans le village de Kosmierjine les Russes ont fait plus de deux mille prisonniers.

Sur le reste du front de Galicie et de Bukovine, malgré les combats opiniâtres qui continuent dans quelques secteurs, l'ennemi n'a réussi à progresser nulle part.

FRONT ITALIEN

Le temps pluvieux et le brouillard ont gêné et ralenti les opérations dans la partie montagneuse du théâtre de la guerre.

Cependant dans la région du Mont-Nero, il a été possible de compléter et de renforcer l'occupation italienne par la prise de positions qui commandent les routes de Plezzo.

Sur l'Isont, les Italiens ont repoussé plusieurs contre-attaques nocturnes dirigées contre les positions qu'ils ont récemment conquises autour de Piava.

Sur la frontière du Tyrol et du Trentin on ne signale aucun changement important.

En Carnie, l'artillerie italienne a continué son tir contre la forteresse de Malborghetto.

Les Autrichiens ont renouvelé, sans succès, leurs attaques contre Freikopel.

SUR MER

Un contre-torpilleur français a capturé, entre le cap Matapan et la Crète, un petit voilier grec, naviguant avec de faux papiers et transportant une mission d'officiers turcs envoyés en Tripolitaine par l'empereur ottoman pour porter des cadeaux aux Senoussis.

Le navire allemand *Lützow*, capturé dans les mers de Chine au début des hostilités, a été ramené de Saigon à Toulon, le 12 juin, sous le commandement du lieutenant de vaisseau de réserve Quesnelain.

Ordre du jour.

Le vice-amiral Boué de Lapeyrière, commandant en chef de la première armée navale, a adressé aux unités placées sous ses ordres, l'ordre du jour dont le texte suit :

Au moment de l'intervention italienne et les conventions établies relèvent l'armée navale française de son rôle de la garde immédiate de l'Adriatique, en mettant fin à ce concours de dix mois que les bâtiments de toutes classes viennent de soutenir avec une endurance vraiment remarquable, le commandant en chef considère comme un devoir de remercier

chier chaudement ses subordonnés du zèle inlassable, de l'énergie et de l'abnégation que chacun a mis à le seconder dans une des tâches les plus pénibles et les plus ingrates que des forces navales puissent accomplir.

Les croiseurs qui viennent de payer une si cruelle contribution au service de la patrie sont dignes des plus grands éloges pour l'effort continu et considérable qu'ils ont soutenu jusqu'au bout malgré les embûches semées sur leur route.

Les torpilleurs et les sous-marins, leurs dignes émules, doivent être signalés pour leur ardeur jamais démentie dans les tentatives incessantes faites pour atteindre l'ennemi malgré les précautions inouïes de celui-ci pour ne pas se laisser approcher.

Enfin, les cuirassés de ligne, circulant au milieu des dangers de toutes sortes pour affirmer leur maîtrise de la mer et emprisonner l'escadre ennemie dans ses ports, tout en continuant leur entraînement avec une constance et une ardeur qu'on ne saurait assez louer, ont atteint, grâce à ceux qui les conduisent et les arment, un tel degré de puissance militaire, qu'ils doivent être considérés comme la garantie absolue du succès final.

Aujourd'hui, comme il y a dix mois, pas un navire de combat n'est indisponible et tous ont vu augmenter leur valeur militaire dans des proportions considérables. Ces résultats sont dus à cet esprit d'initiative, de dévouement et de sacrifice que les chefs et états-majors ont su imprimer et répandre autour d'eux.

A la veille de nouvelles épreuves, le commandant en chef tient à adresser à tous le témoignage officiel de sa satisfaction avec mention spéciale pour le personnel mécanicien et chauffeur qui a si vaillamment et particulièrement travaillé et peiné.

La Conquête du Labyrinthe

Le système d'ouvrages et de tranchées que nos soldats ont baptisé le Labyrinthe formait, entre Neuville-Saint-Vaast et Ecurie un saillant de la ligne ennemie, et c'est sa position qui expliquait sa puissance.

On l'avait renforcé pendant des mois, parce qu'on le sentait exposé : d'un côté le dédale de blackhaus, d'abris, de tranchées, de boyaux.

Notre attaque du 9 mai avait à peine mordu sur l'extrémité sud. A la fin de mai, l'ordre fut donné d'enlever pied à pied le Labyrinthe.

Il fallait d'abord, par un assaut bien préparé et vivement mené, prendre pied dans l'organisation ennemie. Il fallait, ensuite, progresser à l'intérieur des boyaux en refoulant pas à pas l'adversaire.

Ces deux opérations ont duré plus de trois semaines. Elles nous ont valu un succès complet. Ce furent trois semaines d'héroïsme incomparable, du 30 mai au 19 juin.

Les Allemands ont perdu au Labyrinthe un régiment entier, le 161^e. Nous avons fait un millier de prisonniers : le reste est mort. Un régiment bavarois a été aussi décimé.

Nos pertes se montent à deux mille hommes dont beaucoup de blessés légers.

La résistance a été furieuse, comme l'attaque. Malgré le terrain, malgré l'organisation défensive accumulée depuis sept mois, malgré l'artillerie, les lance-bombes et les mitrailleuses, nous sommes cependant restés vainqueurs. Nos soldats ont gagné, parmi les souffrances du combat, la foi absolue dans leur supériorité, que le résultat affirme.

LA GUERRE AÉRIENNE

Un avion ennemi ayant survolé nos lignes vers Aspach (Alsace), un de nos sergents aviateurs prend aussitôt son vol, le rejoint dans les nuages et entame la lutte à 3.200 mètres.

L'adversaire riposte avec une mitrailleuse et atteint le moteur. Le sergent survole l'adversaire et tire trois bandes-chargeurs. A la troisième, il voit le pilote ennemi lever les bras en l'air et l'avion tomber comme une pierre. L'avion ennemi est tombé dans nos lignes au sud-ouest de Willer, dans les bois.

Quant à l'avion français, il est rentré avec une hélice perforée, un cylindre traversé, la tôle arrière du moteur criblée d'éclats, la toile des ailes déchirée par des balles explosibles ; le pilote n'avait qu'une légère éraflure au coude.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ETRANGER

L'aviateur Warneford. — Le lieutenant aviateur Warneford, qui s'était couvert de gloire, il y a une semaine environ, en abattant un Zeppelin non loin de Bruxelles, et avait ce jour-là, échappé à la mort par miracle, s'est tué dans un banal accident, sur l'aérodrome de Buc, jeudi dernier, en voulant refaire le looping.

Un aviateur civil, le journaliste américain H. Blach Needham, qui avait pris la place du mécanicien, fut tué avec lui.

R.-A.-J. Warneford n'avait que vingt-trois ans. Il était né à Cooch-Behar, aux Indes, d'une vieille famille anglaise. Sa vie fut celle qu'affectionnent les Anglais. Dès l'enfance, il s'initia à la pratique de tous les sports. Lorsque vint l'heure pour lui d'embrasser une carrière, Warneford choisit la marine marchande, puis il séjourna au Canada, d'où on l'a cru, à tort, originaire. Dès que la guerre fut déclarée, il répondit à l'appel de sa patrie. Il contracta un engagement dans le corps des aviateurs et se signala dès le début par une audace extrême. Un looping trop hardi lui avait même valu déjà les remontrances de ses chefs.

La France entière regrettera la mort de ce héros et le pleurera comme elle aurait pleuré l'un de ses plus valeureux enfants.

Nos futurs soldats. — La manifestation patriotique annuelle de l'Union des sociétés de préparation militaire de France a eu lieu, dimanche après-midi, avec le concours de la société d'enseignement moderne, sous la présidence d'honneur du ministre de la guerre et la présidence effective du général Ravenez, commandant la subdivision du département de la Seine.

Le Président de la République s'était fait représenter par le lieutenant-colonel Renault, les ministres de la guerre et de la marine par des officiers d'ordonnance.

La matinée avait été consacrée aux concours : gymnastiques ; examen théorique en vue de l'obtention du brevet d'aptitude militaire ; lancement du boulet ; écoles du soldat et de section.

A deux heures, sous la direction du commandant Malifas, les enfants des écoles municipales, les cyclistes de l'U. V. F. et les différents groupes formant les trois bataillons de l'Union dans le département de la Seine ont procédé à des manœuvres d'ensemble.

Une foule nombreuse se pressait sous les ombrages des Tuileries. Elle a vivement applaudi nos futurs soldats, notamment les sections d'infanterie, le peloton cycliste, les scouts et les gymnastes.

A cinq heures, les groupements se sont formés en colonne et se sont rendus à l'hôtel de ville, où la municipalité avait organisé une réception.

Dans les caves. — A Reims, où 27.200 habitants « tiennent toujours », on s'est préoccupé, malgré le bombardement, d'assurer l'instruction des enfants. Dès le 7 décembre, on installait une école dans des caves, à cinq mètres sous terre. Elle comprenait trois salles : une pour la classe, une pour les récréations, une pour la gymnastique, et comptait 58 élèves répartis en trois cours.

Bientôt s'ouvrirent les écoles « Joffre », « Albert 1^{er} » et « Dubail ». Elles réunirent immédiatement près de 500 enfants, sous la direction de neuf maîtresses et d'un maître.

En définitive, il y avait à Reims, à la fin de janvier, six écoles (dont deux dans les locaux ordinaires) comptant près d'un millier d'élèves. Fin mars, les écoles « Joffre » et « Albert 1^{er} » furent fermées, mais les quatre autres restèrent ouvertes et elles le sont encore.

Les enfants se trouvent à leur aise dans ces galeries souterraines, larges de 5 à 12 mètres, hautes de 3 m. 50 au moins. Il vient même des élèves du dehors. Les enfants de Reims et des pays d'alentour sont aussi stoïques que leurs parents.

A Oxford. — Le thème proposé par l'Université d'Oxford pour le concours de prose grecque, en 1916, est le suivant : « Un combattant honorable a-t-il le droit d'emprunter, en guise de représailles, des méthodes cruelles, à un ennemi méprisable ? » Le thème doit être traité sous forme de dialogue, à la manière de Platon.

On devine le sens dans lequel les candidats répondront à la question qui leur est posée.

Les barbares seront flétris, cette fois, dans la langue des dieux de l'Olympe.

Malaise! — En Autriche-Hongrie, on n'est pas très satisfait. L'opposition est indignée contre le comte Tisza, et tout le monde voit croître avec appréhension le nombre des ennemis.

Dans une conférence privée, un orateur a dit : « Il est inadmissible que le monde entier soit méchant, vil, perfide et que tous ces ennemis pleins d'enthousiasme qui nous entourent soient des traîtres et des égoïstes. On est bien forcé de penser qu'il doit y avoir, après tout, quelque motif qui pousse les gens dans le camp de nos ennemis. De grandes nations civilisées ne nous attaqueraient pas avec cet ensemble et cette harmonie s'il n'y avait pas certaines raisons. »

On sent très bien, là-bas, que l'Autriche et la Hongrie payeront pour l'Allemagne, ce qui, d'ailleurs, n'empêchera pas l'Allemagne d'exploier ses propres méfaits.

La Sorbonne abandonnée. — Les couloirs de la Sorbonne sont à peine animés. Quelques étudiants non mobilisés parlent à voix basse, des jeunes filles passent, rapides et silencieuses, et, de ci de là, de vieilles gens, accablés de chaleur, cherchent, dépayés, l'entrée d'une salle de cours pour s'y réfugier et y s'ennuyer au frais.

Les grands amphithéâtres sont mornes. Les professeurs de littérature ou d'histoire ont bien encore du public : beaucoup de femmes, de vénérables, avec des lunettes, et aussi des élégantes, qui prennent des notes avec un mignon stylographe. Il y a, en outre, du « casual » : des passants, des philistins, gens que les universitaires dédaignent et qui viennent là pour tuer le temps.

Mais les cours de science, hélas ! ne sont guère fréquentés. Devant le savant qui expose les principes de l'optique ou les théories du calcul intégral, les bancs sont vides, effroyablement vides. Tout près de la chaire, seulement, groupés, dans la trop vaste salle, comme un flot de naufragés au milieu de la mer, quelques auditeurs studieux recueillent la parole du maître.

Les abeilles de Paris. — Un essaim d'abeilles s'était installé dans le globe d'une lampe électrique, à l'entrée de la station du métro, rue Le Peletier. Panique dans le quartier... Il fut décidé qu'un apiculteur serait appelé, pour chasser le fleau. L'apiculteur vint, vêtu d'un veston rustique, coiffé d'un vieux chapeau de paille et chaussé de sabots. Il portait une échelle, une pipe et un panier. S'étant enroulé la nuque et les oreilles d'un chiffon vénérable, il escalada le lampadaire, plaça le panier sur le globe et enfuma consciencieusement l'essaim, à l'aide de sa pipe. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois : la reine et son escorte ne voulaient pas déguerpir.

Enfin, vers la fin de l'après-midi, il remporta la victoire. Il remporta aussi son échelle, et s'en alla avec son panier plein d'abeilles. Mais le lendemain, d'autres abeilles étaient revenues dans le globe, et tout était à recommencer.

Il fallut finalement recourir aux gaz asphyxiants pour faire place nette.

Le diable au couvent. — La scène — d'hier — a pour théâtre un couvent proche du front belge et dont une partie est transformée en ambulance de première ligne.

La nuit s'achève. Un groupe d'Indous légèrement blessés vient d'être conduit là. On les panse. Le major leur dit :

— Maintenant, mes gaisards, allez dormir un peu.

C'est le moment des matines. Les moines célèbrent l'office. En gagnant la chapelle, tous ont laissé leur cellule ouverte. Les Hindous y entrent, avisent des lits de fer et s'y couchent.

L'office terminé, chaque moine rejoint sa cellule. Le bruit de leurs pas réveille les Hindous qui, soudain redressés à l'apparition de ces robes blanches, de ces capucines retombées sur des visages mystérieux et, croyant voir des fantômes, poussent des cris de terreur.

Les religieux, non moins effrayés, s'enfuient par les couloirs, criant de leur côté :

— Des démons ! Des démons !

Un quart d'heure plus tard, au chevet de chaque démon veillait un fantôme.

CHOSSES VUES

Dixmude, Nieuport, Ypres

Nieuport-Bains n'est qu'une rangée de demeures modernes plus ou moins jolies, au long d'une digue de pierres et de briques. Nieuport-Ville est, au contraire, un lieu de silence et de beauté. Oh ! les petites maisons coites ; les fenêtres à petits rideaux que soulève une main curieuse, dès qu'un passant traverse la rue ; les trottoirs à pavés incégués que la mousse et l'herbe encadrent ; la jolie place autour de la vieille église où de grands arbres installent leur ombre ronde, et puis, là-bas, tout au bout de la ville, l'immense tour des Templiers qui se dresse, soit comme un menhir gigantesque, soit comme un fragment de temple égyptien. Je ne sais rien de plus inattendu que l'apparition de ce colosse rectangulaire en plein pays de routes et de champs plats. On dirait d'un témoin de tout ce qui fut grand et noble aux temps héroïques. Il impose la force et la ténacité. Il veut hausser le présent à la taille du passé. Il refuse de s'effondrer ; il accomplit une mission d'autant plus impérieuse qu'elle est silencieuse.

A Dixmude, outre une place large et pittoresque, qu'une vieille et merveilleuse église rehausse par sa présence, il est un béguinage petit et recueilli où l'on vit comme au bout de la terre. On ne peut croire jusqu'à quel point l'isolement y est total. Des bégüines — trois ou quatre le matin, cinq ou six l'après-midi — traversent, chacune à son heure, les quelques chemins de l'enclos. Une guimpe blanche encadre leur visage, et met comme une lumière douce et apaisée autour de leurs traits. Derrière les fenêtres, de vieilles femmes, usées par la vie, emploient leurs pauvres mains à de menus ouvrages. L'été, elles prennent l'air au seuil des portes. Mais, tout l'hiver, on les voit assises à la même place, n'ayant pour compagnon qu'un vieux livre de prières, ou bien la flamme rare et fluette de leur foyer. Elles ont fait leur trésor et de l'habitude et de la monotonie. Un grand mur blanc, un Christ au trumeau, une petite statue de sainte sur la cheminée, quelques chaises de paille avec un paillasson de jones devant chacune d'elles, suffisent à leurs désirs de propreté stricte et de bonheur minime. Vraiment, si la Vierge revenait sur terre, elle choisirait pour vivre en recluse, après la mort de son fils, un tel séjour de pauvreté, de calme et de bonne pensée.

Ypres, à l'encontre de Nieuport et de Dixmude, est la ville au passé belliqueux et magnifique. Sa grand place est, après celle de Bruxelles, la plus belle qui soit. Son hôtel de ville, sa cathédrale, ses halles, tout y est rassemblé. L'hôtel de ville et la cathédrale sont assurément des fragments d'art de grande beauté, mais les halles sont uniques au monde. Leur sévérité, leur étendue, leurs lignes symétriques et prolongées, leurs toits percés à d'énormes ailes empennées d'ardoises, leurs murs élancés et droits, leur masse puissante me font songer à quelque arche gigantesque. Une ville entière pourrait s'y réfugier, en cas de péril. A l'intérieur, un peintre modeste, mais dont le nom mériterait d'être prononcé par la gloire, a passé sa vie à peindre une vingtaine de fresques, toutes imprégnées de l'histoire de la ville. Il s'appelle Debeke. Aucun dictionnaire de contemporains célèbres ne fait mention ni de sa naissance, ni de sa mort. Il vécut humblement, dans un édifice illustre, pendant des années et des années, n'ayant qu'un seul désir : ne point déshonorer par son art les murs imposants dont on lui avait confié le sort. Non seulement il ne les déshonora pas, mais il

les fit plus précieux et plus pathétiques. Il y traça en lignes belles et en couleurs calmes, les gestes des grands citoyens, des comtes bienveillants et des magistrats solennels.

Les halles d'Ypres sont un bâtiment municipal. Jadis, les drapiers, les tisserands et les foulons en firent le centre de leurs trafics. Elles virent les révoltes et les émeutes populaires, elles tressaillèrent d'angoisse et de fièvre, ou de joie et d'orgueil. Elles étaient les siècles, debout.

Voilà ce que sont ou plutôt ce que furent les trois glorieuses petites villes de la Flandre maritime, avant la guerre. Que sont-elles aujourd'hui ?

Il paraît qu'à cette heure, elles ne sont plus que ruines. Des photographies prises aux jours des bombardements montrent les halles d'Ypres en flammes. D'entre les joints des ardoises, s'élève l'unanime fumée; puis le feu apparaît comme une loque d'étoffe rongée; enfin, tout n'est plus qu'un incendie. Le beffroi demeure debout comme une sorte d'Hercule sur le bâcher, mais bientôt il ne sera plus lui-même qu'un formidable squelette de pierre, que la grande cloche, qui fut son âme, n'habitera plus jamais.

A Dixmude, dans l'église principale, un chef-d'œuvre de Jordaens décorait l'autel. Il représentait l'adoration des Mages. Au fond du tableau apparaissait, en une très humble posture, le bon saint Joseph. Des manants de Flandre, la figure hilare, le geste irrévérencieux, se moquaient de lui, tandis que toute la pompe d'Orient s'étalait à l'avant-plan du tableau. Cette scène gaillarde se mêlant à un sujet religieux synthétisait savoureusement l'esprit flamand, à la fois mystique et sensuel. Le chef-d'œuvre existe-t-il encore? Est-il tombé sous les coups de la mitraille allemande? Est-il en route pour Berlin et s'apprête-t-on à l'accrocher aux murailles du Kaiser Friedrich Museum?

EMILE VERHAEREN.

(La Belgique sanglante).

LES FRANÇAIS DU CANADA

Les Canadiens, loyaux sujets de la Grande-Bretagne, n'ont jamais oublié leur ancienne patrie et lorsque la guerre a éclaté, en août dernier, plusieurs se sont engagés dans les rangs de notre armée, pour servir la France en même temps que l'Angleterre.

Dans une seule famille, la famille Coudert, trois frères sont partis en même temps pour le front, où ils combattent avec vaillance. Leur père, M. Clément Coudert, écrivait récemment à l'un d'eux :

« Quand tu reviendras, on entend bien te dédommager de cette épouvantable campagne! Dis-toi bien que tu es « loin de tout perdre », on pense à toi ici! Tout le monde nous demande de vos nouvelles à tous les trois. On n'est pas fier de vous! L'oncle et moi sommes toujours les oracles de la guerre des Canadiens depuis le commencement. On en profite pour faire mousser notre pays; il est de fait que la France prend à l'étranger un prestige grandiose. Les États-Unis, qui s'étaient laissés monter le coup par les Teutons, en sont bien revenus, je te l'assure; leur ambassadeur a eu le bec fermé plus d'une fois à Washington.

Il faut aller au bout; nous tenons de notre côté, tiens bon du tien. Vous faites à la France un avenir resplendissant de gloire et de force (tout en rickant les fautes du passé). Vous êtes grands comme nos pères de 93; vous êtes bien heureux; si vous mourez, vous êtes saints et des martyrs; si vous vivez, vous êtes des héros! Les générations à venir pleureront en lisant vos magnifiques exploits!

Telonne pas d'entendre marronner, les Grognaards de Napoléon sont toujours vivants en vous! Alors, mon Janot, tiens bon, console mon brave Zef à qui je dois manquer, et prouve par ta conduite que tu es l'âme, le grand, celui qui défend le droit des siens, balonnée au poing. Pense à moi, qui voudrais bien être à ta place, au lieu de cuisiner bêtement ici. Plus votre vie est dure, plus vous êtes grands.

Je continue à ne pas avoir dans l'idée qu'il arriverait quelque chose de désastreux. Je termine en l'assurant de l'entière affection de ton monde, qui compte bien te revoir sain et sauf.

Les Français de France ne liront pas sans émotion cette lettre admirable d'un Français du Canada.

Leurs Chefs

VON MACKENSEN

Le général von Mackensen qui, en Galicie, envoie ses armées se briser par masses contre les lignes russes, dans la direction de Lemberg, ressemble au maréchal von Hindenburg par beaucoup de côtés: même entêtement hautain, même brutalité épaisse, même mépris sanglant pour la chair à canon.

Cependant, en rapprochant ces deux noms, on fait offense à von Hindenburg. Von Mackensen est un von de si fraîche date!

Ses parents, d'une rotture absolument authentique, cumulaient les négociations les plus diverses. On disait d'eux: « Ils vendent de toutes les choses qui sont à vendre, et même de beaucoup d'autres encore ». Ces commerçants acharnés devinrent assez riches pour redorer des tas de blasons. Cependant, à leur fils qui entra dans la carrière des armes, tout blason manquait.

Les intrigues qu'il multiplia sans compter lui permirent d'entrer dans un régiment des Hussards de la Garde.

Quelque temps après, à la stupéfaction de tous les hobereaux, il était nommé aide de camp de Guillaume II. Cette nomination produisit un scandale effroyable. C'était le premier aide de camp impérial qui ne fût pas né. Comment une telle nomination avait-elle pu être signée par la main d'un Hohenzollern?

Enfin, ce qui ne contribua nullement à apaiser le scandale, on eut la clé de l'énigme. Quand Guillaume II n'était encore que kronprinz, il avait fait partie du même régiment que Mackensen. Criblé de dettes, voire de dettes criardes, il eut plus d'une fois recours au coffre-fort mis par les Mackensen à sa disposition. L'empereur, bon gré mal gré, se rappela l'officier envers qui le kronprinz avait tant d'obligation.

Aux courtisans qui répétaient avec une colère croissante: « Le nouvel aide de camp impérial est un roturier », l'empereur, impatient, finit par répondre:

— Il est aussi noble que vous. Il se nomme à partir de ce jour: von Mackensen.

Entre temps, von Mackensen continuait à s'élever dans la hiérarchie militaire. Prodigieuse ascension! En 1901, il n'était que colonel. En 1913, il commandait un corps d'armée.

Aujourd'hui, il commande l'armée que les Russes déciment sans merci. En cette affaire ni le crédit de sa famille, ni la faveur de l'empereur ne peuvent rien pour lui.

EMILE HINZELIN.

Nos Chemins de fer

Une revue américaine, le « Railway Age », met en lumière le rôle joué par nos chemins de fer dans la défense du territoire français.

Pendant la période critique du 1^{er} au 20 août, 1.800.000 soldats, au moins, ont été dirigés sur le front. Mais, si l'on tient compte des déplacements successifs que les circonstances ont imposés, on peut évaluer en réalité à 5.400.000 hommes l'effectif des troupes qu'il a fallu transporter.

Pendant vingt longs jours d'une chaleur accablante, 40.000 trains circulèrent à travers la France. Aux transports des troupes vers la frontière, s'ajoutaient encore les transports

des hommes rejoignant les dépôts, pour être armés et équipés avant leur départ pour le front.

Depuis lors, ces trains n'ont pas cessé, en fait, de circuler, assurant le transport de millions d'hommes nouvellement recrutés, ou le déplacement d'armées vers de nouveaux champs de bataille, et, néanmoins, le service des voyageurs ordinaires est assuré presque normalement.

Pour souligner encore l'effort accompli par les chemins de fer français, il suffira d'indiquer l'importance du matériel qu'exige le transport d'un seul corps d'armée.

Un corps d'armée comprend environ 30.000 hommes, accompagnés de canons, chevaux, munitions, équipements, outillage, véhicules divers et même avions.

Le transport des hommes d'un régiment ne demande pas moins de deux trains de cinquante wagons. Cent autres wagons sont encore nécessaires pour le transport de tout ce qui constitue l'équipement de ce régiment: mitrailleuses, véhicules divers, etc.

Pour transporter l'artillerie d'un corps d'armée, vingt trains sont nécessaires. Il faut cinquante trucks pour les canons d'un régiment, sans compter les wagons pour le transport des chevaux des artilleurs et de leur équipement.

Le transport d'un régiment de cavalerie nécessite six trains. Si l'on ajoute à cela l'artillerie lourde, les corps du génie et des pontonniers, avec leur outillage spécial, les ambulances, etc., on trouve que le transport d'un corps d'armée complet ne nécessite pas moins de soixante-dix trains, composés chacun de cinquante wagons.

Or, les chemins de fer français eurent à transporter, en vingt jours, au moins quarante-deux corps d'armée.

LES AMITIÉS FRANÇAISES

Il est incontestable qu'à l'heure actuelle la France est la première nation militaire du monde. A nombre égal, une troupe allemande sera toujours battue par une troupe française.

On a dit que les Français n'avaient pas le sens de l'organisation, et les Allemands se vantaient de le posséder et de vouloir l'imposer à l'univers entier; la France a organisé d'une manière incomparable, en quelques mois, la première armée du monde. Ce que les Allemands ont réalisé après des années de travail minutieux, les Français l'ont improvisé; et l'organisation qu'ils ont créée est supérieure à celle de leurs voisins d'outre-Rhin; la suite de la campagne se chargera de le prouver.

Les Allemands n'existent que collectivement; ils sont très courageux, mais en masse. Chaque Français est courageux. Les Allemands sont soumis à une discipline rigide et mécanique; les Français ont le sens de la discipline militaire, tout ce qu'il faut et rien de trop.

Un soldat allemand n'est qu'un soldat; un soldat français est avant tout un homme. En Allemagne, les relations entre les soldats et les officiers sont établies sur les bases du respect aveugle et de la crainte; en France, c'est l'amitié et la confiance. Depuis trente ans les Allemands se sont tellement vantés dans tous les domaines qu'on a fini par les croire supérieurs à tous; c'est la France qu'on doit admirer aujourd'hui. — *Gazette de Lauenbourg*.

Chacun sait qu'on a exagéré chez nous la neutralité jusqu'à voir une insolence et une témérité dans le fait de dire librement ce qu'on pense de la conduite des nations belligérantes. Cependant on a osé de temps à autre porter de graves accusations contre chacune d'entre elles, à une exception près. Personne n'a pu faire à la France le moindre reproche. Durant la guerre, elle s'est montrée grande aux yeux de tous, noble, chevaleresque, comme il convient à la première nation du monde dans le domaine de la civilisation.

Cette noblesse, dont par avance chacun des ennemis de la France médisait, a été comme une lueur au milieu des horreurs de la guerre et a comblé de joie ceux qui ont toujours aimé et respecté le nom glorieux de cette grande nation. — *Kongsberg Tidende*, journal norvégien.

CHIFFONS

La *Gazette de Francfort* n'est pas contente; elle n'est pas contente des « élégantes » allemandes, c'est-à-dire des Allemandes qu'elle tient pour élégantes (il faut voir ce que c'est, qu'une élégante de Francfort ou même de Berlin !). Ces dames portent, dit-elle, des jupes d'une ampleur exagérée. (Vive l'ampleur ! c'est je ne sais plus qui.) La *Gazette* reconnaît que « cette mode est jolie », mais la déclare antipatriotique « à un moment où chacun doit ménager les provisions de laine et de coton ».

Les élégantes allemandes (cf. différents dessins de Hansi) feront stoïquement sur l'autel du patriotisme le sacrifice de leurs jupes étoffées. Elles se préparent à les couper, mais elles remarquent avec angoisse que, ne portant plus de jupes larges et longues, elles seront obligées de porter des jupes courtes et qu'elles retomberont ainsi dans la mode française, la détestable mode française, les Parisiennes venant précisément d'adopter, pour cette saison, la robe enfantine qui s'arrête fort au-dessus de la cheville!

Suspectes dans tous les cas, avec jupes longues ou avec jupes courtes, les « élégantes » allemandes n'ont plus qu'un parti à prendre, c'est de ne plus porter de jupes du tout. Elles en sont épouvantées.

Les Frontières de la France

Les limites de la France sont marquées par la nature. Nous les atteindrons toutes aux quatre coins de l'horizon, du côté du Rhin, du côté de l'Océan, du côté des Pyrénées, du côté des Alpes. Là, sont les bornes de la France. Nulle puissance humaine ne pourra nous empêcher de les atteindre.

DANTON (31 janvier 1793).

AUX COLONIES

Afrique occidentale.

M. Gaston Doumergue, ministre des colonies, a décidé que M. Clozel, gouverneur du Haut-Sénégal-Niger, occuperait les fonctions de gouverneur général intérimaire de l'Afrique occidentale française, poste que laisse vacant la mort de M. Merlaud-Ponty.

M. Clozel est le doyen des gouverneurs de 1^{re} classe des colonies et le plus ancien gouverneur du groupe des diverses colonies composant le gouvernement général de l'Afrique occidentale française.

Au Cameroun.

A la suite de l'attaque dont elle était l'objet depuis le 31 mai, la ville de Garua a capitulé le 11 juin, sans conditions, entre les mains du corps anglo-français commandé par le colonel Cunliffe, commandant le régiment de la Nigeria.

Garua était une place importante qui avait été considérablement renforcée depuis la première attaque britannique annoncée le 29 août 1914.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur. Les correspondances doivent être adressées: « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

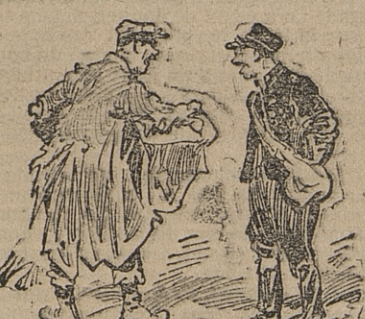
par HENRIOT.



— Aller voir votre mari sur le front !... Vous voulez lui faire avoir quinze jours de prison ?
— Mais ce n'est pas mon mari, c'est mon gendre.
— Vous êtes la belle-mère ?... Ah ! ben, vous ne pouvez donc pas le laisser tranquille, votre gendre !



— Et en admettant que les zeppelins viennent et démolissent quelques personnes...
— Dont je serais ?
— Oui, dont vous seriez, quelle importance cela pourrait-il avoir ?



— Regarde ma capote : c'est pas possible, ils devaient me connaître pour avoir tous tiré sur moi.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Pour faire mon premier, il vous faut du savon.
Au revers d'une glace on trouve mon second.
On peut jouer avec mon troisième.
Mon dernier défend les peuples et les rois.
Et quant à mon entier,
Il est créé pour mon dernier.

Triangle.

— Avec adresse, un voleur me commet.
— Oui, tout le sien, mon oncle me promet.
— Nul carré n'est ce que je représente.
— Du grand Corneille, œuvre très importante.
— Je suis préfixe ou bien terminaison.
— Avec mon aide, on finit la maison.

SOLUTIONS DU N° 107

Métagramme.	Carré syllabique.
T A P I N	com mer ce
L A P I N	nier veil le
P A P I N	ce le bre
R A P I N	
S A P I N	

BLOC-NOTES

— A la suite de l'échec de l'emprunt, dont le gouvernement espagnol avait décidé l'émission, le cabinet Dato a donné sa démission collective.

— A Soissons on a solennellement conféré la croix de guerre à quatre femmes : la supérieure de l'hospice, M^{lle} Canton-Bacara, et M^{lles} Jeanne et Geneviève de Maistre.

— Le lieutenant Herbert Asquith, de l'artillerie de marine, le second fils du premier ministre anglais, est compris dans la dernière liste des blessés. M. Asquith a eu un autre fils blessé aux Dardanelles.

— La Société des Gens de lettres a admis, comme sociétaire, à l'unanimité, M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, qui était présenté par MM. Paul Deschanel et Louis Barthou.

— C'est au statuaire Raoul Verlet, membre de l'Institut, qu'a été faite la commande d'Etat du buste officiel du Président de la République.

— Gabriele d'Annunzio a été nommé au grade de lieutenant de complément des lanciers de Novare, le glorieux régiment qui fut commandé par le comte de Turin.

— M. Noël, sénateur de Noyon, a été interné dans la forteresse de Magdebourg, après avoir été emmené en captivité à Douai puis à Hirson.

— Le gouvernement belge prépare actuellement une réponse au récent livre blanc allemand relatif aux prétendues violations des lois de la guerre commises par les civils belges.

— L'Académie française a décerné le grand prix de poésie au professeur Charles Richet, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, pour son poème sur la *Gloire de Pasteur*.

— Les rapports reçus des principaux centres agricoles de la Russie donnent des promesses de récoltes extraordinairement abondantes.

— Le conseil municipal de Paris a décidé que les écoliers parisiens recevront, comme à l'ordinaire, des livres de prix à la fin de l'année scolaire.

— La fédération des boulangers italiens vient de décider que le pain viennois s'appellera désormais pain de Trieste.

— Le conseil général de la Seine-Inférieure a remis au gouvernement belge, à Saint-Adresse, un don de 100.000 fr. pour les réfugiés belges.

— Les obsèques du regretté gouverneur général Merlaud-Ponty ont été célébrées à Dakar, avec la plus grande solennité.

— On annonce la mort, à Nice, du général Georges Heintz, commandeur de la Légion d'honneur.

— On organise pour le 7 juillet, dans tout le Royaume-Uni, une « Journée de France » au bénéfice des œuvres de la Croix-Rouge française.

— A Dunkerque, trois espions qui avaient fait aux Allemands des signaux lumineux ont été condamnés à mort.

— La souscription nationale en faveur des victimes de la guerre a déjà produit à Milan plus de 4 millions.

— Il existe actuellement en Australie un contingent de 90.000 hommes complètement équipés et entraînés pouvant entrer immédiatement en campagne.

— Les agents des autorités autrichiennes ont pénétré dans les salons du consul des États-Unis à Trieste et ont arrêté, malgré ses protestations, le vice-consul d'Italie, M. Cernova, qui était l'hôte de son collègue américain.

— Les autorités allemandes ont arrêté en Belgique trente-deux Jésuites qu'ils ont inculpés d'espionnage.

— Arthur Geissler, directeur de l'hôtel Astoria, qui avait été, dès le début de la guerre, interné dans un camp de concentration, vient d'être ramené à Paris, sous l'inculpation d'espionnage au détriment de la société des grands hôtels de l'étoile.

— Un incendie a éclaté lundi dans les Magasins Généraux du Havre, rue Mareau: 2.700 balles de coton ont été détruites; les dégâts sont évalués à un million.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Adjudant **MORLINGHEM**, 71^e bataillon de chasseurs : au cours d'une attaque de nuit, a conduit sa section avec le plus beau sang-froid. Blessé grièvement, a maintenu ses hommes en place jusqu'à l'ordre de repli.

Légionnaire **MICHAÏLOFF**, 2^e de marche du 1^{er} étranger : sujet russe, a quitté une situation brillante pour s'engager pour la durée de la guerre, bien qu'il ne fut plus astreint à des obligations militaires en raison de son âge. A été en toutes occasions un modèle de courage et de discipline. A trouvé la mort en faisant preuve du plus brillant courage.

Lieutenant **RAICHIEN**, 4^e de marche de tirailleurs algériens : a entraîné sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie ; parvenu à 30 mètres de l'ennemi, s'est maintenu pendant onze heures avec quelques hommes sur le terrain conquis, repoussant toutes les contre-attaques ennemies. Ne s'est replié que sur l'ordre qui lui en a été donné, ramenant les tirailleurs qui restaient de sa section.

Chasseur **SICISIC**, 6^e chasseurs d'Afrique : s'est fait à plusieurs reprises remarquer par sa belle attitude au feu et son sang-froid ; a été grièvement blessé à côté de sa mitrailleuse. Chasseur **DUCREY**, 6^e chasseurs d'Afrique : quoique blessé, n'a songé qu'à sauver sa mitrailleuse, compromise par un bombardement intense.

Chasseur **ROI**, 6^e chasseurs d'Afrique : le personnel d'une mitrailleuse ayant été mis hors de combat par un feu violent, a emporté la pièce sur ses épaules sous une pluie de balles.

Capitaine **BELLON**, 36^e colonial : tué glorieusement le 18 février sur la tranchée ennemie qu'il venait d'enlever à la tête de sa compagnie. Déjà cité une première fois à l'ordre de l'Armée pour sa belle conduite au feu.

Capitaine **BONTEMPS**, 3^e colonial : officier d'une grande bravoure. Blessé le 28 février en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Médecin auxiliaire **TENOT**, 36^e colonial : tombé glorieusement en se portant avec un rare mépris du danger, sous un feu violent d'artillerie, jusque sur la ligne de feu pour y panser des blessés.

Caporal **CABACET**, 36^e colonial : tombé glorieusement le 18 février dans la tranchée ennemie qu'il venait d'atteindre.

Capitaine **DEQUET**, 6^e territorial d'infanterie : le 30 septembre et le 1^{er} octobre, a montré un courage et une ténacité remarquables : n'a quitté les positions qu'il occupait qu'après en avoir reçu l'ordre formel. Nommé au commandement provisoire d'un bataillon, a, les 4 et 5 octobre, maintenu son bataillon dans les tranchées et arrêté par son attitude un mouvement tournant de l'ennemi.

Capitaine **LEGRAND**, 5^e territorial d'infanterie : commandant un groupe d'auto-mitrailleuses, le 1^{er} octobre, a dégagé par deux fois un pont, puis, à la balafrette, a délogé l'ennemi d'un jardin public.

Lieutenant **CHARBONNEAUX**, 6^e territorial d'infanterie : Le 1^{er} octobre au soir, a aidé à reformer, sous le feu, les unités dont les chefs étaient pour la plupart tués. A pris ensuite la tête de la colonne ainsi formée qui a forcé les lignes ennemies.

Sergent **LENGLET**, 5^e territorial d'infanterie : sergent mitrailleur sur une auto-mitrailleuse. Le 1^{er} octobre, blessé à la défense d'une position difficile, a, par son sang-froid et son courage, sauvé son capitaine et le personnel de son auto-mitrailleuse.

Sergent **BAILLY**, compagnie 1/4 territoriale du génie : sur le front depuis le 3 novembre, a toujours fait preuve des plus belles qualités militaires : a notamment, le 14 novembre, maintenu sous le feu de l'artillerie, grâce à son attitude énergique, les hommes qui assuraient le passage des troupes au moyen de portières sur une rivière. Contusionné quelque temps après par un éclat d'obus, refusa de se laisser évacuer. Blessé mortellement, le

24 février, en dirigeant un travail dans un endroit extrêmement périlleux.

Capitaine **COLARD**, escadron M. F. 33 : a fait preuve d'autant d'allant que de courage au cours des nombreuses reconnaissances qu'il a effectuées. En particulier au cours de l'exécution d'un bombardement, ayant eu son appareil atteint d'une dizaine d'éclats d'obus dont l'un avait provoqué une panne de moteur, a réussi à atterrir dans nos lignes en franchissant, à moins de 300 mètres d'altitude, les tranchées ennemies.

Sous-lieutenant **FEIERSTEIN**, escadron B. L. C. 5 : pilote de monoplane, a rendu de très grands services par la précision des renseignements et l'exactitude des croquis qu'il rapportait. A fait preuve de la plus belle ardeur et du plus grand mépris du danger en atterrissant plusieurs fois sur des terrains battus par le feu de l'ennemi.

Capitaine **FRUGIER**, commandant le dirigeable *Conte* : a montré les plus grandes qualités d'énergie, de décision et de sang-froid dans les ascensions du 9 août et du 8 novembre, où son ballon fut en butte à une fusillade intense : réussit en outre, dans la nuit du 17 au 18 novembre, à lancer 400 kilogr. de projectiles sur une gare et la voie ferrée, malgré le feu de deux pièces à tir rapide.

M^{me} **COLAS**, domiciliée à Verneuil : a donné un bel exemple de courage et de dévouement en continuant à habiter sa maison dans une région constamment bombardée et en y soignant avec une inlassable activité de nombreux blessés.

Colonel **HUGOT-DERVILLE**, commandant une brigade : n'a cessé de donner, depuis son arrivée sur le front, le plus bel exemple de toutes les vertus militaires ; chargé du commandement de l'infanterie dans une attaque particulièrement difficile, a rempli sa mission sous un feu violent, avec un esprit de décision et un mépris du danger dignes de tous éloges.

Colonel **PRAK**, commandant une brigade : a pris en pleine action, le commandement d'une brigade d'infanterie et a, par son énergie et l'habileté de ses dispositions, réussi, après trois jours de lutte, à chasser l'ennemi d'une position fortifiée.

Lieutenant **FLAMEN**, 2^e d'artillerie lourde : a fait preuve des plus brillantes qualités d'entraîne et de bravoure. Par ses connaissances approfondies de son arme, s'est montré un auxiliaire très précieux du commandement. A, en particulier, assuré, dans d'excellentes conditions, le transport, l'installation et le tir d'un matériel puissant.

Caporal **JOUVENT**, Sapeurs **BLANCHET** et **LEBRETON**, compagnie de sapeurs télégraphistes d'armée : au cours d'attaques qui se sont prolongées pendant quatre jours, les lignes du réseau d'artillerie lourde de l'entre-tien duquel ils étaient chargés, ayant été continuellement coupées par des éclats de projectiles, ont assuré la remise en état de ce réseau, sous le feu continu de l'artillerie ennemie de tous calibres, montrant ainsi la plus inlassable énergie et le plus grand mépris du danger.

Intendant militaire **BLOCH**, intendance d'un corps d'armée : esprit ingénieux, sait utiliser au mieux des intérêts de la troupe, toutes les ressources, et au besoin en créer. A organisé sur place la fabrication du charbon de bois et le tannage des peaux de mouton. Toujours en éveil pour conserver au commandement sa complète liberté d'action.

Sous-lieutenant **RICHE**, 131^e d'infanterie : blessé le 18 septembre, a été de nouveau grièvement blessé le 17 février en entraînant sa section à l'assaut des tranchées ennemies sous un feu violent.

Chef de bataillon **ARTH**, 67^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué dans l'assaut du 20 février, par sa bravoure, sa ténacité et les habiles dispositions qu'il a prises.

Chef d'escadron **HARDY**, 46^e d'artillerie : officier supérieur modèle de bravoure et de sang-froid. A organisé, dans des conditions particulièrement difficiles, une position repérée par l'ennemi ; a réussi à y installer deux batteries et à les approvisionner. A montré dans la direction du feu de ses batteries, du 17 au 20 février, une rare compétence.

Chef d'escadron **LANGLOIS**, 31^e d'artillerie : a fait d'un groupe de renforcement une unité de combat des plus dignes d'éloges par son entraînement et son attitude au feu. A grandement contribué par la direction du feu de ces batteries au succès des opérations difficiles engagées du 17 au 20 février.

Capitaine **RACHOU**, 132^e d'infanterie : tué le 25 septembre en faisant à courte distance la reconnaissance d'une lisière de bois occupée par l'ennemi.

Capitaine **DEVOS**, 31^e d'artillerie : a contribué grandement, par la précision et la rapidité de ses tirs, au succès des opérations engagées du 17 au 20 février après avoir rendu les services les meilleurs dans des conditions difficiles, comme adjoint au commandant du parc.

Capitaine **GROS-COISSY**, compagnie M/1 du génie : a dirigé avec habileté des travaux de mine qui ont réussi à couper les communications des Allemands avec un de leurs postes avancés. A toujours donné l'exemple du courage calme et méthodique.

Chef de musique **QUERU**, 106^e d'infanterie : sous un bombardement intense, a assuré la relève des blessés avec ses musiciens auxquels il a donné un brillant exemple.

Lieutenant **GUENANT**, 46^e d'artillerie : en observation sur un pylon constamment soumis au feu de l'ennemi depuis le 25 décembre, a rendu des services inappréciables par ses tirs quotidiens et en particulier du 17 au 20 février, détruisant les mitrailleuses et défenses accessoires de l'ennemi et en arrêtant leurs contre-attaques.

Lieutenant **CURY**, 46^e d'artillerie : commande sa batterie depuis le début de la campagne avec une grande compétence et a toujours fait preuve de bravoure et de sang-froid. Blessé le 24 août, a rejoint sur le front sans vouloir profiter de son congé de convalescence.

Lieutenant **NOIR**, 46^e d'artillerie : tenue exceptionnelle au feu, a toujours fait preuve, dans ses fonctions d'officier de liaison, d'un zèle, d'une activité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge et s'est acquitté de ses missions en toutes circonstances avec autant de mépris du danger que d'intelligence.

Lieutenant **CARREAU-GASCHEREAU**, 3^e d'artillerie lourde : sa batterie étant soumise à un feu violent d'artillerie, a montré le plus grand calme, se déplaçant à chaque instant près des chefs de pièce pour se faire entendre, donnant ainsi un bel exemple de bravoure.

Sous-lieutenant de réserve **TERNYNCK**, 67^e d'infanterie : blessé grièvement au combat du 6 septembre. A montré dans la matinée du 20 février, une énergie et un sang-froid exceptionnels en conduisant sa section à l'assaut des tranchées ennemies. A été tué en tête de sa section.

Sous-lieutenant de réserve **MUNDVILLER**, 106^e d'infanterie : officier d'une bravoure à toute épreuve, tué à la tête de sa section le 18 février 1915.

Sous-lieutenant **CORDIER**, 106^e d'infanterie : blessé le 19 février dès le matin, est revenu après un pansement sommaire reprendre le commandement de sa compagnie. La maintenance sous un bombardement violent, et n'a quitté son poste que dans la soirée, quand ses forces l'ont abandonné.

Sous-lieutenant **MARTIN**, 173^e d'infanterie : atteint de deux blessures, a conservé le commandement de sa section pendant plusieurs heures et l'a entraînée jusqu'à quelques mé-

tres des tranchées ennemies. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant **BERUT**, au 42^e d'infanterie coloniale : modèle de bravoure et de sang-froid. A déployé beaucoup d'adresse et d'audace dans une reconnaissance individuelle dangereuse. A été grièvement blessé au cours de cette reconnaissance.

Médecin auxiliaire **BONNESCUELLE** de **LESINOIS**, 103^e d'infanterie : blessé à la tête d'un éclat d'obus, le 19 février, s'est fait panser sur place, et, malgré ses souffrances, est resté sur la ligne de feu pour assurer la relève des blessés et leur donner les premiers soins.

Adjudant **GAUDIN**, 67^e d'infanterie : chef de section d'une bravoure exceptionnelle, a entraîné brillamment sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie sous un feu violent de mitrailleuses. Est tombé mortellement frappé à la tête de sa section.

Adjudant **LANOUX**, 6^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section à l'assaut des tranchées ennemies lors de l'attaque du 20 février.

Adjudant **DUGUÉ**, 106^e d'infanterie : a maintenu d'une façon brillante, sous le feu de l'ennemi, une compagnie voisine privée de ses officiers à la tête de laquelle il a été tué.

Adjudant **THOMAS**, 106^e d'infanterie : sur le point d'être débordé par l'ennemi, et ses pièces étant encerclées, a fait porter en arrière une partie du matériel et s'est défendu au mousqueton jusqu'au bout.

Adjudant **PANZANON**, 173^e d'infanterie : a assisté à tous les combats du régiment et s'est particulièrement distingué à l'attaque du 21 février en entraînant sa section aux cris de : « En avant ». A été tué en se portant le premier sur la position ennemie.

Adjudant **BUTIN**, 5^e d'artillerie à pied : commandant une batterie de 220, a, grâce à son sang-froid et à la confiance qu'il a su imposer à ses sous-ordres obtenus des résultats remarquables, bien que se trouvant sous un feu violent de l'artillerie lourde ennemie.

Sergent **RONFORT**, 67^e d'infanterie : conduite remarquable au feu depuis le début de la guerre. Déjà blessé en remettant en position une mitrailleuse abandonnée, a été tué après avoir mis hors de combat un grand nombre d'Allemands.

Sergent **MANFREDI**, 106^e d'infanterie : est monté l'un des premiers à l'assaut de la position ennemie ; tué en se portant au secours de son lieutenant menacé par plusieurs ennemis.

Sergent **WOLFF**, 106^e d'infanterie : superbe conduite au feu. Est monté en tête de sa section à l'assaut de la position ennemie, entraînant par son sang-froid les hommes placés sous ses ordres. Ayant été amené à prendre le commandement de sa compagnie, a fait preuve de réelles qualités militaires.

Sergent **FOUQUET**, 106^e d'infanterie : sous-officier des plus méritants ; belle conduite au feu depuis le début de la campagne. Sa demi-section se trouvant la dernière dans l'ordre de l'assaut et trouvant la marche trop lente dans les boyaux d'accès, est sorti courageusement de la tranchée de 1^{re} ligne, emmenant avec lui la majeure partie de sa troupe, et s'est porté à l'assaut en terrain découvert.

Sergent **CABRILLON**, 10^e d'infanterie : a été grièvement blessé en faisant de son corps un rempart au lieutenant blessé et menacé par plusieurs ennemis.

Maréchal des logis **DUBROCCA**, 3^e d'artillerie lourde : contusionné à deux reprises différentes par des éclats de shrapnells, alors que sa pièce se trouvait soumise à un feu violent, a conservé le plus grand calme et est resté à son poste jusqu'à la fin de l'action.

Maréchal des logis **CLERC**, 46^e d'artillerie : en position sur un pylon, depuis le 25 décembre, a donné chaque jour l'exemple du calme et du sang-froid nécessaires aux tirs journaliers, en particulier les 17, 18, 19 et 20 février.

Maréchal des logis **BERNARD**, 46^e d'artillerie : a fait preuve d'une grande initiative, de dévouement et d'un grand mépris du danger dans l'installation et l'entretien d'un réseau téléphonique important.

Maréchal des logis **LEROY**, 46^e d'artillerie : sous-officier retraité, a demandé à prendre le commandement d'une pièce de la batterie de tir. A fait preuve de la plus grande expérience et d'un entraînement merveilleux. Tué le 13 octobre en commandant sa pièce.

Maréchal des logis **HERBILLON**, 46^e d'artillerie : a réussi, grâce à son entraînement et à son commandement, à faire de sa pièce un ensemble parfait qui a permis d'atteindre le 27 septembre un avion ennemi.

Maréchal des logis **FORESTIER**, 11^e batterie coloniale : remplissant les fonctions d'observateur, a fait preuve pendant les journées du 17 au 19 février d'un courage et d'un sang-froid remarquables en restant sur la cime d'un arbre, malgré le tir fusant de l'ennemi et a continuellement renseigné le lieutenant commandant la batterie.

Maréchal des logis **DAPREMONT**, 46^e d'artillerie : sa batterie étant soumise à un très violent feu d'artillerie lourde ennemie, a donné le plus bel exemple de bravoure, de calme et de sang-froid. A été blessé grièvement.

Maréchal des logis **SABATIER**, au 46^e d'artillerie : chef des avant-trains, a su y maintenir un ordre parfait par son énergie et sa ferme volonté, alors qu'ils étaient soumis à un feu des plus violents.

Caporal **BUTAUT**, 106^e d'infanterie : courage magnifique. Lors d'une attaque de l'infanterie ennemie, s'est jeté au-devant des Allemands et a tenu tête presque seul, aux premiers assaillants. La compagnie s'étant repliée, est resté dans les enfoncements de mines, où l'ennemi lançait des grenades. A été tué.

Caporal **BERTIN**, 106^e d'infanterie : toujours prêt et toujours sur la brèche, est allé rechercher, à proximité des tranchées allemandes, trois blessés restés sur le terrain depuis quatre jours et leur a sauvé la vie en les ramenant dans nos lignes.

Caporal **ROSSIGNOL**, 103^e d'infanterie : patrouilleur volontaire. A donné l'exemple de la plus grande bravoure. Blessé une première fois, est retourné au feu et ensuite a été blessé grièvement.

Caporal **MARIANI**, 173^e d'infanterie : s'est lancé résolument dans un boyau occupé par l'ennemi : a en son arme brisée par un projectile allemand. S'est fait passer un autre fusil par l'homme qui le suivait et a continué à entraîner son groupe jusqu'à ce qu'il ait été grièvement blessé.

Brigadier **CARPENTIER**, 31^e d'artillerie : sa pièce étant soumise à un feu intense, un des conducteurs ainsi que plusieurs chevaux ayant été blessés, n'a pas hésité à aller chercher du renfort en traversant une zone violemment battue par les projectiles ennemis.

Caporal **CHAPOT**, 3^e génie : a mené énergiquement et rapidement le déblaiement d'un abri qui venait de démordre deux grosses bombes ennemies et sous les débris duquel étaient ensevelis deux sergents et un sapeur : a réussi à sauver un des deux sergents ensevelis. A fait preuve depuis le début de la campagne et en toutes circonstances des plus belles qualités de courage et d'énergie.

Brigadier **MAURICE**, brancardier 6^e escadron du train : n'a pas hésité, après avoir amené dans des conditions dangereuses les voitures qu'il conduisait à l'endroit indiqué par l'ordre qu'il avait reçu, à se rendre à travers un village violemment bombardé, au poste de secours qui s'y trouvait pour prévenir de l'arrivée du convoi. A trouvé la mort sous l'effondrement du poste de secours par un obus.

Maitre pointeur **MARTINET**, 46^e d'artillerie : donne, depuis le début de la campagne, l'exemple du plus grand calme dans ses fonctions de pointeur. A permis, grâce à son habileté, d'atteindre un avion allemand, le 27 septembre.

Maitre-pointeur **RICHARD**, 46^e d'artillerie : s'était montré depuis le début de la campagne un pointeur modèle par son calme et son sang-froid ; a été tué le 13 octobre à son poste de combat.

Maitre-pointeur **DIME**, 46^e d'artillerie : depuis le début de la campagne, a permis, par son habileté et son sang-froid, d'obtenir des résultats importants sur l'ennemi. A facilité la destruction de nombreux abris de mitrailleuses.

Canonnier **CORDIER**, 31^e d'artillerie : blessé grièvement au visage et les chevaux qu'il conduisait ayant été blessés, a réussi, sous un feu violent, à ramener son caisson à l'abri, donnant ainsi une preuve d'énergie remarquable.

Canonnier **DUPIRE**, 46^e d'artillerie : les attelages de devant et de milieu de son avant-train ayant été tués, a fait preuve du

plus grand sang-froid en allant chercher avec l'attelage de derrière l'arrière-train de caisson resté sur sa position. A été tué le 12 septembre.

Canonnier **SOUBERBILLE**, 3^e d'artillerie : s'est présenté plusieurs fois comme volontaire pour aller réparer les lignes téléphoniques sous un feu violent. Tué le 19 janvier en réparant une ligne.

Canonnier **LIENARD**, 46^e d'artillerie : les deux chevaux qu'il tenait en main ayant été tués, a montré une grande bravoure, un sang-froid et un dévouement remarquables en allant, sous une grêle de balles, rechercher deux autres chevaux qu'il a soignés et ramenés à son poste de combat.

Soldat **CHERON**, 67^e d'infanterie : père de six enfants vivants, a donné un bel exemple de patriotisme en demandant à faire campagne avec l'armée active. A trouvé la mort en faisant face résolument à l'ennemi dans une tranchée exposée au feu d'une mitrailleuse allemande.

Soldat **POUILLOT**, 67^e d'infanterie : a contribué à défendre avec une rare énergie la barricade installée dans la tranchée allemande, pendant la nuit du 20 au 21 février, sans une défaillance, malgré le tir meurtrier que l'ennemi dirigeait sur cette barricade.

Soldat **LALISE**, 67^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a fait preuve de courage et de sang-froid. Tué en allant à l'assaut.

Soldat **ROCHE**, 67^e d'infanterie : a fait résolument face à l'ennemi dans une tranchée. S'est fait tuer plutôt que de reculer.

Soldat **GARRETTA**, 173^e d'infanterie : toujours volontaire pour les missions dangereuses, donnant un exemple de bravoure continuelle, a été tué en entraînant avec son chef de section ses camarades à l'assaut.

Canonnier **DULIEU**, 46^e d'artillerie : blessé grièvement le 18 février dans le plein accomplissement de son devoir alors qu'il donnait à tous l'exemple du courage. Est mort le lendemain des suites de ses blessures.

Canonnier **KAKEYSER**, 46^e d'artillerie : excellent pointeur qui n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve du plus grand sang-froid dans ses fonctions spéciales. Grièvement blessé à son poste, le 18 février.

Lieutenant-colonel **VARENARD de BILLY**, 361^e d'infanterie : officier d'un rare sang-froid et d'une haute valeur morale. A su maintenir, au régiment qu'il commande depuis le début de la guerre, les qualités de mordant et d'entraîne.

Chef de bataillon **LEVEQUE**, commandant le génie de la division de marche : a organisé et dirigé depuis trois mois les opérations du génie de la division avec un dévouement et une ténacité inlassables. A donné, par son attitude au cours de ces travaux sous le feu de l'ennemi et dans des conditions périlleuses, un bel exemple d'énergie et de courage aux troupes.

Capitaine **LETANG**, compagnie du génie G/2 T : a dirigé pendant trois mois, avec beaucoup d'énergie, d'entraîne et de bravoure les travaux de sa compagnie, opérant constamment en première ligne, n'a cessé d'assurer son commandement que lorsque l'excès de fatigue a obligé ses chefs à le faire évacuer.

Capitaine **DELESSE**, 361^e d'infanterie : dans tous les combats auxquels il a pris part, a fait preuve de bravoure et de sang-froid parfaits. Commande depuis près de cinq mois un secteur journellement bombardé. A très bien organisé et a su maintenir sa troupe en parfait état physique et moral.

Capitaine **LACHAUD**, 361^e d'infanterie : a fait preuve, dans tous les combats auxquels il a pris part, d'un grand sang-froid et de mépris absolu du danger. Commande depuis près de cinq mois un secteur constamment sous le feu de l'ennemi et a su y maintenir sa troupe en parfait état physique et moral.

Sous-lieutenant **THIBAUT**, 361^e d'infanterie : chef du groupe d'éclaireurs volontaires du 361^e. A su donner à son groupe beaucoup d'allant et de mordant. A fait, à plusieurs reprises, des reconnaissances des plus hardies dans les lignes ennemies.

Sous-lieutenant **ORDIONI**, 303^e d'infanterie : chef d'un groupe d'éclaireurs volontaires avec lequel il a opéré de nombreuses patrouilles jusque dans les réseaux de fils de fer ennemis, faisant preuve chaque fois de

beaucoup d'audace, d'habileté et d'énergie dans la conduite de sa troupe.

Sous-lieutenant CALLEDRAU, 4^e d'artillerie : a rempli depuis deux mois avec un exceptionnel sang-froid les fonctions d'observateur dans un village en butte au bombardement ennemi. Obligé de déplacer à plusieurs reprises son observatoire démolé par le tir ennemi, ne l'a fait chaque fois qu'après l'exécution complète de sa mission.

Sergent DRAUX, 364^e d'infanterie : fait partie de la section d'éclaireurs volontaires du 364^e. S'est signalé par des reconnaissances de nuit excessivement audacieuses et n'a pas hésité, à plusieurs reprises, à attaquer les sentinelles ennemies.

Chef d'escadron DOQUIN, 5^e d'artillerie à pied : commande brillamment depuis quatre mois un important groupement d'artillerie lourde qu'il a organisé d'une façon parfaite, grâce à sa connaissance complète de son arme et à ses brillantes qualités scientifiques. A pris, dès les premiers jours, un ascendant non discutable sur l'artillerie adverse et a réussi, à de nombreuses reprises, à démolir le matériel de batteries allemandes de tous calibres.

Chef d'escadron FRANCKHAUSER, 5^e d'artillerie à pied : malgré son ancienneté, a insisté pour aller sur le front servir sous les ordres d'un camarade plus jeune. Avec une compétence parfaite, un zèle et une activité inlassables, s'est montré un auxiliaire très précieux et a contribué, dans une large mesure, aux brillants résultats obtenus par l'artillerie dont il faisait partie.

Sous-lieutenant CHARTON, 85^e d'infanterie : commandant de l'attaque du 22 février, a fait preuve d'une énergie et d'une ténacité exemplaires ; est entré le premier avec sa section dans la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant BEURER, 85^e d'infanterie : à l'attaque du 22 février, après la prise d'une tranchée ennemie, a résisté à deux contre-attaques. A réussi à arrêter, par un barrage établi sous le feu, l'offensive de l'adversaire.

Sous-lieutenant BOYER, 1^{er} d'artillerie : à l'attaque du 22 février, sous un feu très violent de l'ennemi, particulièrement au moment de la contre-attaque, a réglé avec le plus grand sang-froid un tir très exact et très meurtrier de ses mortiers.

Sergent MESSNER, 227^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, n'a cessé de donner le meilleur exemple. Mortellement blessé le 20 février, dans les tranchées, n'a cessé d'encourager ses hommes, espérant, disait-il, revenir bientôt prendre sa place au combat.

Aspirant THOMAS, 85^e d'infanterie : à l'attaque du 22 février, a entraîné sa section avec une bravoure remarquable. Arrivé un des premiers dans la tranchée ennemie, a été tué sur le parapet.

Maître ouvrier DABOVAL, compagnie 8/2 du génie : est arrivé en tête dans la tranchée ennemie après avoir tué cinq ennemis qui l'entouraient.

Soldat GAUTEREAU, 85^e d'infanterie : soldat téléphoniste, a donné l'exemple du plus grand sang-froid en assurant son service dans une tranchée de première ligne où il a été tué pendant le combat du 22 février.

Soldat LIGER, 85^e d'infanterie : téléphoniste grièvement blessé à son poste dans une tranchée de première ligne pendant l'attaque du 22 février. Mort des suites de ses blessures.

Soldat ROCH, 85^e d'infanterie : lors d'une contre-attaque allemande et bien que blessé aux jambes et à la tête par une bombe ennemie, a montré le plus grand sang-froid en continuant le tir ; a ensuite ramené sa pièce.

Soldat MONTAGNE, 85^e d'infanterie : lors de l'attaque d'une tranchée allemande, a démolit des barrières sous le feu de l'adversaire. A eu la main gauche arrachée par une grenade.

Sapeur BEAUFILS, génie, compagnie 8/2 : a marché en tête d'une section d'attaque le 22 février avec une intrépidité remarquable. Est tombé glorieusement sur le champ de bataille.

Lieutenant de réserve MADAULE, 135^e d'infanterie : au moment de l'explosion d'une mine, a posté une section de mitrailleuses en batterie sur le bord de l'entonnoir, s'y est maintenu malgré des pertes sensibles. Blessé lui-même, n'a pas voulu interrompre son service.

Soldat ROBIN, 135^e d'infanterie : pendant la nuit du 4 au 5 mars, sauta le premier,

baïonnette en avant, dans un tronçon de tranchée allemande, reconnu que l'ennemi venait de l'évacuer mais qu'il la tenait sous son feu ; grièvement blessé de trois blessures.

Sergent PINEAU, 77^e d'infanterie : ayant relevé antérieurement la section de mitrailleuse d'un autre régiment avec sa section, s'est porté bravement en avant malgré un feu violent, pour installer une pièce dans une partie de tranchée allemande explosée. Blessé au cours de cette action.

Sous-lieutenant de réserve BIZOUARD, 69^e d'infanterie : malade depuis plusieurs jours a continué à faire son service donnant toujours un bel exemple à ses subordonnés. A maintenu sa section en place sous un bombardement très violent ; est mort à son poste enseveli sous le parapet.

Adjudant-chef POSTI, 69^e d'infanterie : a acquis pendant le cours de la campagne un tel ascendant sur ses hommes que pendant un bombardement très violent et très meurtrier il lui a suffi de dire : « personne ne quittera son poste quoi qu'il arrive » pour que sa section ait conservé la discipline la plus complète.

Adjudant-chef FLEURY, 69^e d'infanterie : pendant un bombardement très violent détruisant la tranchée de première ligne qu'il occupait avec sa section, ayant la moitié de son effectif tué ou blessé, a maintenu par son calme et son sang-froid sa troupe dans l'ordre le plus parfait, quoique atteint lui-même d'une fracture au bras et de blessures multiples.

Sergent KOULLOT, 69^e d'infanterie : a ramené sur une longueur d'une centaine de mètres sur un terrain extrêmement dangereux, pour rendre compte à son capitaine des effets d'un bombardement très violent qui venait de causer de graves pertes à sa section dans une tranchée de première ligne.

Soldat PASQUET, faisant fonctions de caporal, 69^e d'infanterie : pendant un bombardement très violent dirigé sur une tranchée de première ligne, a continué à assurer la surveillance des sentinelles et à maintenir l'ordre dans son escouade, bien qu'ayant eu son abri démolit deux fois et que le parapet ait été complètement bouleversé auprès de lui.

Sergent CRUEGHE, 69^e d'infanterie : malgré un tir continu d'infanterie qui prenait la tranchée d'enfilade et pendant un violent bombardement, a cherché à découvrir au péril-coupe l'emplacement de la batterie ennemie. A été grièvement blessé d'une balle à la tête. Est tombé en disant : « Je meurs pour mon Dieu et pour mon pays, je suis content. »

Soldat FONTAINE, 69^e d'infanterie : écrasé sous un abri pendant un bombardement, a dit à ses camarades qui cherchaient à le dégager : « Allez-vous-en, il y a trop de danger pour vous. Vous reviendrez la nuit si je vis encore. »

Caporal HUBINET, brancardier, 69^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve de dévouement, d'initiative et de sang-froid. Blessé le 6 janvier par un éclat d'obus au pied, a refusé d'être évacué. Le 1^{er} mars un bombardement des tranchées ayant causé de nombreux blessés, s'est porté spontanément à la relève avant la nuit sur un terrain difficile et très battu, montrant en cette circonstance un mépris absolu du danger.

LA PREMIÈRE SECTION DE LA 19^e COMPAGNIE DU 353^e D'INFANTERIE, commandée par le sous-lieutenant **BOURGON** : le 16 février, s'est portée à l'assaut d'une ligne de retranchements, a lutté pendant dix-huit heures sous les balles et les grenades pour se maintenir dans une tranchée conquise. Au cours de cette résistance, la section sommée à plusieurs reprises de se rendre par les Allemands qui la menaçaient de la faire sauter, a refusé énergiquement. Ne s'est retirée que sur ordre.

Captaine RITZ, 10^e génie : officier de très grande valeur militaire ayant le plus profond mépris du danger. Tué le 16 février 1915 en se rendant compte des résultats d'une mine qu'il venait de faire exploser.

Médecin-major LEYMARIE, 344^e d'infanterie : médecin chef de service de tout premier ordre, a rempli en toutes circonstances soit dans la vie courante du régiment, soit à l'occasion de maintes affaires de guerre auxquelles le corps a participé et en particulier le 15 février dernier, ses fonctions avec un zèle absolu et une compétence incontestable.

Sous-lieutenant de réserve POUJOL, 336^e d'infanterie : le 26 septembre s'est volontairement présenté pour porter un ordre sous un feu intense d'artillerie et d'infanterie ; a été grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Caporal REISS, 163^e d'infanterie : le 16 février est parti avec le plus bel élan à l'attaque d'une tranchée allemande. Frappé mortellement, a crié avant de mourir à ses camarades : « 3^e escouade, en avant ! »

Soldat VERAN, 163^e d'infanterie : est allé porter en plein jour du café et des couvertures à un blessé grave qui gisait tout près des tranchées ennemies. Ne pouvant pas le transporter, y est retourné le lendemain avec un sous-officier et la ramené.

Soldat ALMANDI, 163^e d'infanterie : le 16 février, debout sur la tranchée, a arrêté l'élan d'une contre-attaque allemande en mettant hors de combat six ennemis qui tombèrent mortellement atteints à quelques pas de lui.

Colonel PATEY, chef d'état-major d'un corps d'armée : à la création d'un corps d'armée, a mis au point, avec rapidité et une sûreté de vue remarquables, tous les détails de l'organisation des services de cette unité. Depuis, par un zèle et un labeur incessants, a puissamment contribué au bon fonctionnement et au rendement de ce corps d'armée.

Sous-intendant CHAYROU, directeur de l'intendance d'un corps d'armée : depuis le début de la campagne, a fait preuve de belles qualités professionnelles ; est parvenu, malgré des difficultés considérables, à assurer le ravitaillement d'effectifs qui ont constamment varié par suite des nécessités du combat. A secondé le commandement avec un plein succès pour assurer le bien-être et l'hygiène des hommes.

Sous-lieutenant COTTRON, 33^e d'infanterie coloniale : excellent officier. Tué au combat du 16 février, à quelques pas des tranchées ennemies, en entraînant ses hommes à l'assaut.

Captaine GERARD, escadrille B. 17 : chef d'escadrille de tout premier ordre. Excellent pilote, plein d'entrain, de courage et de sang-froid, qui a effectué de nombreuses opérations de reconnaissances et de bombardement dans des circonstances souvent très difficiles.

Sous-lieutenant DE MAUD'HUY, escadrille M. F. 5 : affecté comme observateur à une armée, a montré les plus belles qualités d'audace et de sang-froid dans des reconnaissances difficiles.

Mademoiselle BURNEL, infirmière-major, hôpital auxiliaire n° 66 à Gondrecourt : a organisé l'hôpital de Gondrecourt et donné des soins à de nombreux blessés. Malgré une fracture de la jambe, est restée à la tête de sa formation. Depuis la transformation de l'hôpital en service de typhiques n'a cessé pendant cinq mois de donner des preuves de zèle et de dévouement, passant ses jours et ses nuits au chevet des malades.

Captaine territorial LAROCHE, direction du génie des étapes : par ses hautes connaissances techniques, mises au service d'une activité inlassable, n'a cessé, depuis le début de la campagne, de rendre les plus grands services.

Lieutenant de réserve NICOLLE, 158^e d'infanterie : commandant sa compagnie pendant les journées des 3, 4, 5 et 6 novembre, n'a cessé de faire preuve d'un dévouement, d'un esprit de sacrifice et d'un héroïsme dignes d'admiration, sous les rafales les plus violentes de l'artillerie lourde allemande. A été tué, en entraînant sa compagnie hors des tranchées et en la portant résolument à l'attaque de la position ennemie.

Sous-lieutenant de réserve FEUILLET, 158^e d'infanterie : n'a cessé depuis le commencement de la campagne de donner des preuves de son entrain, de sa vaillance et de sa bravoure à toute épreuve. En entraînant sa compagnie, le 5 novembre, à l'attaque d'un bois, sous une pluie de balles et de projectiles d'artillerie, est tombé glorieusement frappé à mort.

Sergent-major JULLIARD, 158^e d'infanterie : blessé une première fois et revenu sur le front, a été mortellement frappé, au moment où il entraînait ses hommes à une contre-attaque, avec une vaillance admirable.

Sergent MARTIN, 279^e d'infanterie : est tombé mortellement blessé en entraînant ses hommes en avant,

CITATIONS

(Suite.)

Sous-lieutenant de réserve DUCROS, 158^e d'infanterie : ancien élève de l'école normale supérieure, classé comme sous-officier dans un régiment territorial, a demandé comme un honneur de venir sur le front. N'a cessé de donner des preuves de son courage, de son entrain et de sa froide et intelligente bravoure. A vite gagné au feu son galon de sous-lieutenant. Commandant sa compagnie, lui la maintenir ferme devant les attaques allemandes, grâce à son éminent ascendant moral. Tué d'une balle à la tête au moment où il donnait des ordres, debout.

Sergent RUET, 158^e d'infanterie : blessé assez grièvement d'une balle à la jambe gauche, a refusé de se laisser évacuer au poste de secours ; a maintenu sa section sous le feu excessivement violent de l'artillerie et de l'infanterie allemandes, et n'a consenti à se laisser soigner qu'à la nuit, complètement épuisé.

Soldat PAGENELLE, 158^e d'infanterie : ayant juré de sauver son lieutenant, dont il était l'ordonnance, se porta en rampant vers le bout de la tranchée, dans laquelle cet officier venait d'être atteint mortellement ; reçut une première balle dans le côté et continua à ramper, lorsqu'une seconde balle vint l'achever sur le corps de l'officier.

Captaines DUMORET et MICHEL, 5^e de marche de tirailleurs indigènes : tombés glorieusement en s'élançant à la tête de leur compagnie à l'attaque d'une position ennemie très fortement défendue.

Lieutenant COUPIN, 5^e de marche de tirailleurs indigènes : officier de territorial ayant demandé à servir dans l'active. Son capitaine ayant été tué, a pris le commandement de sa compagnie et a été mortellement atteint en cherchant à entraîner ses hommes en avant.

Sous-lieutenant DUBAS, 6^e génie : officier de valeur, d'un très beau caractère, d'une bravoure exceptionnelle et anime au plus haut point de l'esprit de devoir. Tué le 26 février 1915, aux tranchées de première ligne, au moment où il se rendait compte de l'effet de l'explosion d'un de ses fourneaux de mine. A exprimé toute sa satisfaction d'avoir rempli intégralement la mission qui lui avait été confiée.

Soldat BOUTELOUP, 3^e bis de zouaves : les deux jambes et un bras brisés par un obus, a continué, malgré ses souffrances, à rassurer ses camarades. A refusé au moment de l'amputation d'une jambe de se laisser bander les yeux et a réclamé une cigarette pendant l'opération avec un calme héroïque. Est mort le lendemain des suites de sa blessure.

Le lieutenant GAILLOT, au moment d'une brigade d'infanterie : a fait preuve des sentiments les plus élevés et du plus parfait mépris de la mort, en portant le secours de son ministère aux mourants et aux blessés jusque dans les tranchées de première ligne, sous un bombardement des plus violents.

Captaine MASSE, 10^e d'infanterie : a été mortellement blessé dans les tranchées de première ligne, au moment où, sous une grêle d'obus, il rédigeait tranquillement un rapport pour son chef de bataillon donnant, ce jour-là, comme partout et toujours, l'exemple du plus magnifique sang-froid et du plus complet mépris du danger.

M^{le} LECLERC, infirmière de la société de secours aux blessés : a dirigé, du 16 octobre au 1^{er} décembre, une infirmerie de gare très importante, avec une autorité, une activité et un dévouement dignes des plus grands éloges. S'est dépensée sans compter, assistant, jour et nuit à tous les passages de trains, dirigeant les secours et le ravitaillement. A organisé ensuite les services accessoires d'un hôpital de contagieux dont elle dirige actuellement le personnel féminin, la lingerie et la buanderie, tout en donnant les soins les plus dévoués aux malades d'une division à laquelle elle s'est fait attacher.

Lieutenant FARRASCHE, 5^e génie : a fait preuve des plus grandes qualités de sang-froid et de décision dans l'évacuation des blessés d'un hôpital, sous le feu de l'ennemi, et a été gravement blessé à la jambe par un éclat d'obus.

Brigadier BEZUQUET, sapeurs conducteurs GAUTARD et DELSTRE, 5^e génie : ayant été envoyés au secours de cavaliers français égarés, ont failli être entourés par

une trentaine de dragons allemands, se sont habilement dégagés, ont chargé leurs adversaires, en ont tué deux, blessé plusieurs et fait un prisonnier.

Pilote aviateur DE RAM : engagé volontaire pour la durée de la guerre. A servi en escadrille depuis le début de la campagne avec la plus grande ardeur, a livré plusieurs combats contre des avions ennemis, et s'est blessé en exécutant un vol de nuit dans des conditions particulièrement dangereuses.

Sol. at LECOMTE, mécanicien d'avions : affecté comme mécanicien à une escadrille depuis le début de la campagne, a ris part comme mitrailleur à plusieurs combats contre des avions ennemis et s'est blessé avec son pilote au cours d'un vol de nuit particulièrement dangereux.

Lieutenant-colonel FERACCI, 256^e d'infanterie : depuis six semaines à la tête d'un secteur particulièrement dangereux, a donné un exemple continu et admirable d'activité, d'énergie calme et simple, et d'esprit de devoir : a été tué glorieusement, le 10 mars, sur la première ligne.

Colonel BORDAUX, commandant une brigade d'infanterie : commandant une brigade d'infanterie dans des conditions particulièrement difficiles, a fait preuve des plus belles qualités de commandement et de caractère, montrant le plus grand mépris du danger et donnant à tous, aux points les plus dangereux de son secteur, un continuel exemple d'activité et d'énergie.

Chef d'état-major BAUCHERON DE BOISSODY : chef d'état-major d'un corps d'armée à sa formation, a fourni un effort considérable, grâce auquel la mobilisation particulièrement difficile de ce corps d'armée, a été réalisée dans les meilleures conditions, n'a cessé depuis le début des opérations, de faire preuve des plus belles qualités militaires : énergie, activité, dévouement à toute épreuve et rare sang-froid dans les circonstances critiques.

Sous-lieutenant BOIVIN, 1^{er} groupement d'artillerie lourde : le 17 février, réglant le tir de sa batterie dans une tranchée de première ligne, a été renversé par l'explosion d'une bombe de mine-verfer et a cependant continué à régler son tir avec la plus grande précision. N'a même pas rendu compte de l'incident à son capitaine, qui ne l'a connu que par les lieutenant-observateurs des batteries voisines.

Marchal des logis BONNET, 59^e d'artillerie : très belle conduite dans tous les combats auxquels sa batterie a pris part depuis le début de la campagne, notamment le 21 août. Le 4 mars, blessé, ainsi que trois de ses servants, par un shrapnell écarté au-dessus de sa pièce, a rendu compte sur le champ des blessures de ses hommes sans parler de la sienne ; a continué à assurer le service régulier de sa bouche à feu en prenant lui-même la place du pointeur, et n'a déclaré sa propre blessure qu'après le combat.

LA 3^e SECTION DE LA 13^e COMPAGNIE DU 360^e D'INFANTERIE : a fait preuve d'un courage remarquable en se portant, sous un feu violent, au secours d'une compagnie sur le point d'être tournée par l'ennemi et a contribué par son attitude énergique au maintien de la position.

LA 20^e COMPAGNIE DU 360^e D'INFANTERIE : a tenu tête à une attaque ennemie dans des conditions particulièrement difficiles et, bien que tournée par les Allemands, s'est maintenue avec énergie sur ses positions, et a permis ainsi à une unité de renfort d'arriver à temps pour arrêter la progression de l'adversaire.

LE 1^{er} PELOTON DE LA 21^e COMPAGNIE DU 360^e D'INFANTERIE : a tenu tête à une attaque ennemie dans des conditions particulièrement difficiles et, bien que tournée par les Allemands, s'est maintenu avec énergie sur sa position et a permis ainsi à une unité de renfort d'arriver à temps pour arrêter la progression de l'adversaire.

Sergent CABAROUY, 149^e d'infanterie : le 6 mars, a fait preuve de la plus belle bravoure en marchant résolument à l'attaque d'une tranchée allemande et en entraînant sa section aux cris répétés de : « En avant ». Tué sur le parapet de la tranchée qu'il venait d'enlever.

Sergent MICHEL, 149^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section à l'attaque du 6 mars ; blessé d'une balle à la cuisse dans la tranchée ennemie qu'il venait d'enlever, a

néanmoins tenu à conserver le commandement de sa section jusqu'au moment où il fut certain que la position était définitivement conquise.

Captaine BACIL, 149^e d'infanterie : le 3 mars, lors d'une attaque allemande sur les tranchées de première ligne, a été tué à la tête de sa compagnie en entraînant, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, pour une attaque en avant des tranchées, avec une grande bravoure.

Sous-lieutenant LARNAC, 149^e d'infanterie : le 3 mars, lors d'une attaque allemande sur les tranchées de première ligne, a été tué à la tête de sa section, en entraînant à la contre-attaque, en avant des tranchées, avec une grande bravoure.

Sous-lieutenant de réserve JANNEL, 149^e d'infanterie : le 3 mars, lors d'une attaque allemande sur les tranchées de première ligne, a été grièvement blessé à la tête en entraînant sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses.

Lieutenant THOMAS, 149^e d'infanterie : le 3 mars, lors d'une attaque allemande sur les tranchées de 1^{re} ligne, a été grièvement blessé à la tête en entraînant sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses.

Sous-lieutenant PRENEZ, 149^e d'infanterie : le 3 mars, lors d'une attaque allemande sur les tranchées de première ligne, quoique blessé a voulu conserver le commandement de sa section. Jusqu'à la fin de la journée pour ne pas laisser son capitaine seul. Déjà blessé une première fois au début de la campagne s'est, en toutes circonstances, très bien comporté.

Sous-lieutenant SAL N, 149^e d'infanterie : le 3 mars, lors d'une attaque allemande sur les tranchées de première ligne, a entraîné une partie de sa section sous le feu de mitrailleuses qui le prenait d'enfilade. A été blessé en revenant pour entraîner le reste de sa section.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Général GOSSART, commandant une brigade d'infanterie : a exercé par deux fois le commandement de sa division d'infanterie dans des circonstances difficiles ; a fait preuve à nouveau, les 23 février et 1^{er} mars, de belles qualités militaires.

Lieutenant-colonel BUFFET, 110^e d'infanterie : chef de corps de tout premier ordre. Est pour son régiment un constant exemple d'inlassable énergie, de calme sang-froid et d'héroïque bravoure. Vient de donner de nouvelles preuves de ses qualités de chef et de soldat, en organisant solidement la fraction de secteur qui lui était confiée et sans cesse soumise à de violents bombardements. A ensuite, par de hardis coups de mains, puis par une série de vigoureuses attaques, conquis plusieurs positions ennemies.

Captaine BORD, 106^e d'infanterie : officier d'une tenue supérieure au feu ; fortement contusionné et rendu sourd par l'explosion d'un obus éclatant à proximité, n'a consenti à se laisser évacuer que vingt-quatre heures après.

Chef d'escadron BOUARETTE, 15^e d'artillerie : à la tête d'un groupe fortement éprouvé le 23 août dans son personnel et son matériel, a su y maintenir la cohésion et l'entrain et a commandé d'une façon brillante pendant toutes les opérations. Cité à l'ordre du 1^{er} corps d'armée pour sa conduite les 14, 15 et 16 septembre ; a montré les mêmes qualités techniques et tactiques, en maintenant son groupe du 17 septembre au 2 décembre, sur une position exposée à un violent bombardement. Depuis le 28 décembre, a installé son poste de commandement dans une tranchée à 1,500 mètres des lignes allemandes, soumise à un très violent bombardement, et y montre les mêmes qualités exceptionnelles de sang-froid, d'initiative et d'inépuisable énergie dans la conduite du feu et la préparation des attaques.

Captaine ANDRE, 20^e d'infanterie coloniale : officier d'une admirable bravoure ; fait chevalier pour fait de guerre. Grièvement blessé en entraînant ses hommes, pour les porter en renfort d'une position violemment attaquée par

l'ennemi pendant la journée du 3 février, a subi l'amputation d'un bras.

Chef de bataillon DEMOGUE, 21^e d'infanterie coloniale : magnifique attitude au début de la campagne, où, bien qu'atteint de deux blessures, il n'a pas consenti à quitter la ligne de feu. Courage exceptionnel aux affaires des 31 août et 6 septembre où il a remarquablement dirigé sa compagnie. Blessé une troisième fois dans ce dernier combat.

Chef de bataillon GACHES, 88^e d'infanterie : ayant parfaitement préparé et enflammé ses unités en vue de l'assaut du 16 février, a conduit l'opération avec un entrain parfait, enlevant à l'ennemi, entre dix heures et seize heures, successivement trois lignes de tranchées. Déjà blessé antérieurement, a été à nouveau blessé par éclat d'obus, le 17 février, pendant qu'il procédait à l'organisation des positions conquises. A pris part à toutes les opérations depuis le début de la campagne.

Chef de bataillon FORESTIER, 88^e d'infanterie : commandant le bataillon de réserve pour l'assaut du 16 janvier, a organisé et mené avec son entrain habituel l'attaque de la partie centrale et de la partie ouest d'une longue tranchée qui a été enlevée brillamment et où de nombreux prisonniers sont tombés entre nos mains. Avait déjà, le 8 janvier dernier, pris d'assaut avec deux de ses compagnies, après une préparation minutieuse, une tranchée allemande et repoussé la nuit suivante, deux violentes contre-attaques allemandes.

Général de brigade VALDANT, commandant une division d'infanterie : a dirigé avec méthode et vigueur les opérations du 17 février au 4 mars, et en a assuré le succès par ses habiles dispositions. Officier général de grande valeur.

Chef de bataillon GORANFLAUX DE LA GIRAUDIERE, 313^e d'infanterie : chargé d'enlever la partie ouest d'un village fortement occupé par l'ennemi, a brillamment conduit son bataillon à l'attaque; le maintenant sous un feu des plus violents d'infanterie, de bombes et de touffasses, suscitait l'admiration de ses subordonnés qui demandent eux-mêmes une récompense pour leur chef.

Chef de bataillon TROUSSIER, 46^e d'infanterie : blessé le 4 août. Revenu en janvier. A bien engagé son bataillon au combat du 28 février où il a été de nouveau blessé.

Lieutenant-colonel PEYRONEL, commandant l'artillerie lourde d'un corps d'armée : déjà au tableau ; exerce avec compétence et autorité le commandement de l'artillerie lourde du corps d'armée et étend son activité aussi bien à l'organisation du tir, qu'à tous les moyens de recherche des positions ennemies d'infanterie et d'artillerie. A, par son habile direction, rendu très efficace l'action de l'artillerie lourde dans l'attaque d'une localité, et ouvert la brèche à l'infanterie d'attaque.

Capitaine SCNEIDER, 20^e d'artillerie : officier dévoué, ardent et d'une rare énergie. Brillants services de guerre au Maroc et pendant la campagne actuelle. Très grièvement blessé dans des circonstances ayant entraîné une citation à l'ordre de l'armée.

Capitaine de réserve LEVY, 43^e d'infanterie coloniale : âgé de soixante-deux ans, à la retraite depuis seize ans et bien qu'étant dégagé de toute obligation militaire, a sollicité dès l'ouverture des hostilités, son affectation à un régiment actif ; y a déployé soit comme commandant de compagnie dans les tranchées, soit comme commandant d'un demi-bataillon, une vigueur, une activité et une énergie qui font l'admiration de tous. Par son dévouement, son calme, son esprit d'abnégation et de devoir donne le plus bel exemple aux jeunes générations d'officiers et a contribué puissamment au bon renom de son régiment.

Colonel BREGARD, chef d'état-major d'une armée : a rendu les services les plus distingués, d'abord comme officier du 3^e bureau de l'état-major général, puis comme chef de mission auprès de l'armée belge et enfin comme chef d'état-major d'une armée. A montré en toute circonstance les plus belles qualités de tact, de décision et de jugement. A fait preuve de beaucoup de sang-froid et de dévouement au moment où le commandant de l'armée a été blessé en visitant les tranchées.

Au grade de chevalier.

Lieutenant NIVET, 90^e d'infanterie : très bon officier, blessé très grièvement le 26 février. **Lieutenant ROUCHEYROLLES**, 20^e d'artillerie : commandant de batterie, profondément dévoué, modeste et brave. Excellents services de guerre, interrompus depuis le début de la campagne. Grièvement blessé à son poste de commandement.

Capitaine LAFONTAINE, 69^e d'infanterie : blessé le 25 septembre d'un éclat d'obus à la main droite, qui a nécessité l'amputation de deux phalanges de l'index, est resté une demi-heure à son poste, perdant beaucoup de sang, donnant à ses hommes un bel exemple d'énergie.

Médecin-major FAURE, médecin divisionnaire : activité inlassable, intelligence, zèle et connaissances professionnelles indiscutables. A fait, en outre, preuve d'un courage rare, aussi bien en assurant son service sous les obus qu'en dirigeant personnellement l'évacuation des blessés. A l'occasion des nombreux engagements auxquels la division a participé depuis, notamment les 22 et 23 janvier, les 10 et 17 février, s'est acquis de nouveaux titres par son zèle courageux.

Capitaine LABRUE, détaché aux spahis auxiliaires algériens : affecté sur sa demande au début de la campagne aux spahis auxiliaires algériens, s'est consacré d'abord au travail d'organisation qu'il a remarquablement mené. Au feu, il s'est distingué à la tête d'une section d'autos-mitrailleuses et de tireurs en automobiles. Adjoint au chef de corps, lui a toujours montré un dévouement complet. A fait preuve d'autant d'intelligence que de bravoure.

Capitaine HASSLER, 124^e d'infanterie : officier remarquable, qui a fait ses preuves depuis le début de la campagne. A magnifiquement entraîné sa compagnie à l'attaque d'un village. Souffrait fortement d'une de ses blessures au moment du combat du 19 février 1915. Ne pouvant plus marcher, a cependant voulu conserver le commandement de sa compagnie jusqu'à la fin et, pendant quatre jours, s'est dépensé sans compter, faisant l'admiration de tous. A été blessé trois fois.

Capitaine HEBERT, 117^e d'infanterie : blessé grièvement le 31 août. Excellent officier des plus méritants, commandant de compagnie parfait. S'est distingué dès le premier combat le 22 août, puis les 24 et 31 août par son énergie et sa bravoure.

Sous-lieutenant BRAIL, 17^e dragons : s'est distingué à plusieurs reprises au cours de la campagne en exécutant des reconnaissances difficiles, notamment le 23 août et le 12 septembre. En dernier lieu, le 28 septembre, conduisant une reconnaissance dans des conditions particulièrement périlleuses, a mis pied à terre pour la continuer et, de ce fait, été fait prisonnier après avoir été grièvement blessé de neuf balles en se défendant. A été cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine LEMAIRE, 124^e d'infanterie : officier d'une valeur tout à fait hors de pair, d'une intelligence remarquable. A su en plusieurs occasions comme commandant de compagnie et commandant de bataillon tirer un parti merveilleux des circonstances dans lesquelles se trouvait la troupe. Plus récemment, les 19 et 20 février, commandant la compagnie de mitrailleuses du 124^e, a su placer ses trois sections sur des positions admirablement choisies, leur faire ouvrir le feu au bon moment et finalement clouer dans le boyau une contre-attaque allemande. D'une bravoure remarquable, s'est toujours exposé au premier rang et a donné à tous le plus bel exemple d'énergie et de courage.

Lieutenant CARNOY, 33^e d'artillerie : d'un courage et d'un allant exceptionnels, sollicitant les missions les plus périlleuses et s'en acquittant avec une intelligence et un sang-froid remarquables. A rendu, depuis le commencement de la guerre, les plus signalés services comme officier orienteur. Blessé le 27 septembre, a continué son service. Grièvement blessé le 7 mars, alors qu'il s'était rendu, sur la demande de l'infanterie, dans une tranchée enflée par un feu violent de l'artillerie ennemie, afin de mieux régler le tir de sa batterie.

Chef de bataillon MARCHAL, 106^e d'infanterie : a parfaitement conduit son bataillon, les 17 et 18 février, à l'attaque de la position ennemie ; s'y est maintenu malgré un bom-

bardement intense et les efforts de l'ennemi pour la reprendre ; donnant à tous le plus bel exemple de courage et de ténacité.

Capitaine LERIQUE, 132^e d'infanterie : blessé au moment où il donnait des ordres pour maintenir sa compagnie en position, alors que des éléments voisins étaient forcés de se replier.

Capitaine OLY, 25^e d'artillerie : a fait preuve dans les combats du 17 au 22 février de la plus grande valeur ; a exécuté des tirs difficiles qui ont eu les résultats les plus efficaces et ont puissamment secondé l'infanterie. Est resté pendant une nuit et un jour sous un feu incessant d'artillerie de tous calibres, sans que les deux batteries qu'il commandait cessent un instant de remplir leur mission et a donné à leur personnel le plus bel exemple d'énergie et de bravoure.

Capitaine LAUMONT, 67^e d'infanterie : blessé grièvement le 24 août, ne s'est laissé évacuer qu'à bout de forces. Revenu sur le front en novembre, s'est encore distingué au combat du 26 décembre et pendant les journées du 17 au 23 février, où il a commandé avec vigueur un groupe de deux compagnies et demi.

Lieutenant MARCELLI, 173^e d'infanterie : a enlevé un boyau de communication ennemi ; s'y est maintenu sous un feu très meurtrier. S'est offert pour entraîner une section d'une autre compagnie qu'il a établie dans une tranchée allemande.

Sous-lieutenant de réserve PERSON, 106^e d'infanterie : s'est affirmé, au cours des opérations du 17 au 20 février, comme un officier tout à fait remarquable. Chargé de flanquer, le 20 février, avec sa compagnie, l'attaque d'un bataillon sur les positions allemandes, s'est acquitté de sa mission avec un grand sens tactique de la situation et avec un courage tranquille qui a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu en ces circonstances difficiles.

Médecin aide-major BOBEAU, groupe d'artillerie lourde mobile : atteint par l'explosion d'un obus de gros calibre, le 21 septembre, alors qu'il évacuait des blessés abandonnés dans un village soumis à un bombardement violent de l'artillerie lourde allemande, a néanmoins continué et réussi le sauvetage de tous les blessés. N'a consenti à se laisser évacuer que lorsqu'il fut incapable de tout effort, six semaines après avoir été blessé. Les complications consécutives de cette blessure ont mis sa vie en danger et imposent sa mise à la retraite d'office.

Lieutenant FELCE, 163^e d'infanterie : le 17 février commandant une compagnie chargée de l'attaque d'une tranchée allemande, a donné à la compagnie l'exemple le plus beau de bravoure. S'était déjà signalé en toutes circonstances depuis le début de la campagne.

Capitaine du génie CUSSENOT, détaché à une division du Maroc : chargé de diriger des opérations importantes et très périlleuses de guerre souterraine, s'y est donné tout entier, se dépensant sans compter avec un mépris parfait du danger. A pu ainsi évincer l'ennemi et détruire ses travaux les 19 janvier et 27 février, ce qui a sauvé notre première ligne.

Lieutenant WETTERSTROM, 2^e de marche du 1^{er} étranger : d'une intrépidité et d'un courage à toute épreuve, vient de se signaler à nouveau en allant, en terrain découvert, en plein jour, à proximité de l'ennemi, recueillir un blessé allemand abandonné par les siens, dans le but de faire un prisonnier pour obtenir des renseignements sur l'ennemi. Déjà cité à l'ordre de la division et à l'ordre de l'armée pour sa vaillante conduite.

Lieutenant de réserve BALLONGUE, 2^e bis de zouaves de marche : blessé le 7 septembre par une balle qui lui a traversé la poitrine, est revenu sur le front à peine guéri et sans prendre de convalescence. Chargé des mitrailleuses, s'est dépensé sans compter de jour et de nuit pendant tout l'hiver dans les tranchées avec un zèle infatigable des plus intelligents. Vient d'être de nouveau blessé le 21 février par des éclats de bombe et, bien que devant être évacué, a énergiquement insisté pour être maintenu sur le front afin de pouvoir organiser la nouvelle compagnie de mitrailleuses.

Capitaine ROSTIN, 112^e d'infanterie : le 16 février, a mené avec une énergie remarquable sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie ; y a pris pied sur un front de 80 mètres

et a repoussé deux contre-attaques ; a organisé pendant la nuit et le lendemain la position conquise, malgré les feux violents d'infanterie et l'envoi de bombes de gros calibre. **Lieutenant de réserve MOREL**, 222^e d'infanterie : blessé au combat du 30 août en dirigeant habilement le feu de sa section de mitrailleuses, a tenu à revenir promptement sur le front bien qu'incomplètement guéri. S'est acquis depuis de nouveaux titres, notamment au combat du 18 février où le feu précis de ses pièces contribua efficacement à arrêter une contre-attaque ennemie.

Capitaine TURE, 88^e d'infanterie : ayant été chargé de l'attaque principale d'une très forte position ennemie, a brillamment enlevé sa compagnie et l'a conduite d'un seul bond sur la première tranchée allemande dont il s'est emparé. A mené ensuite l'attaque sur une deuxième position où ses sections étaient décimées par les mitrailleuses allemandes ; les a néanmoins maintenues en position, malgré les pertes les plus cruelles, et jusqu'à ce que, par la combinaison d'un mouvement de revers, effectué par sa dernière section, il ait définitivement chassé l'ennemi de cette deuxième position, faisant de nombreux prisonniers et s'emparant d'un canon lance-bombes.

Capitaine DUMONT, 88^e d'infanterie : le 15 février, a brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande dont elle s'est emparée et où elle a fait une trentaine de prisonniers. Déjà blessé le 8 septembre.

Capitaine NORET, 88^e d'infanterie : le 16 février, a conduit sa compagnie avec sa bravoure habituelle et une parfaite énergie, l'entraînant successivement dans la même journée, à dix heures et quinze heures trente, à l'assaut des tranchées allemandes, qu'il a contribué largement à conquérir de haute lutte. Brillante conduite dans les différents combats auxquels le régiment a pris part depuis le début de la campagne.

Lieutenant ROUMBOUS, 88^e d'infanterie : le 16 février, a fait preuve du plus brillant courage et d'un parfait sang-froid en conduisant sa compagnie à l'attaque de deux tranchées allemandes solidement organisées et qui furent enlevées après divers assauts donnés (entre dix heures et quinze heures trente) dans la même journée. Brillante conduite dans les divers combats auxquels le régiment a pris part depuis le début de la campagne.

Capitaine DUCHE, 20^e d'artillerie : déjà remarqué pour sa fermeté au combat du 40 septembre, a, dans les journées du 16 au 20 février enlevé une première position ennemie très solidement retranchée, s'y est organisé malgré de violentes contre-attaques et un bombardement incessant. A attaqué ensuite la position suivante, se maintenant à quelques mètres de l'ennemi avec une ténacité indomptable. Grièvement blessé le 3 mars dans un service de tranchée particulièrement dangereux.

Sous-lieutenant de réserve VERAGUE, 110^e d'infanterie : le 16 février, vers dix-sept heures, avec un courage remarquable, sous une grêle de balles et de grenades, a entraîné sa section pour arrêter une contre-attaque ennemie. Dans cette affaire a reçu trois blessures.

Capitaine FOURNAISE, 127^e d'infanterie : Blessé une première fois, au cours du combat du 19 février, alors qu'il commandait son bataillon. A conservé la direction de ses unités jusqu'à ce qu'une deuxième blessure le mit hors de combat.

Capitaine DE BOULLENOIS DE SENNE, 73^e d'infanterie : bien que blessé de six balles, au moment où il entraînait sa compagnie à l'assaut, a continué à exhorter ses hommes et à pousser en avant. Amputé du bras droit.

Capitaine BLOCH, 15^e d'artillerie : a commandé sa batterie d'une façon remarquable depuis le début de la campagne. Brillante conduite aux combats de 25, 29 et 30 août, des 6, 7, 8, 14, 15 et 16 septembre. A pris part sans interruption à toutes les opérations. Commandant de batterie d'un grand mérite, très brave, très actif et d'une grande valeur.

Chef de bataillon BRIDE, 1^{er} d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne de grandes qualités de sang-froid, d'ailant, de caractère et d'intelligence. S'est fait remarquer d'une façon particulière au cours des combats du 16 au 25 février, pendant lesquels il résista à de nombreuses et violentes contre-attaques.

Capitaine PILLION, 1^{er} d'infanterie : n'a cessé de se distinguer depuis le début de la campagne et particulièrement au combat du 16 février où il a été blessé pour la seconde fois.

Capitaine CLEMENT, 1^{er} d'infanterie : blessé une première fois, et une seconde fois le 17 février. Officier énergique, ardent, ayant du coup d'œil et de l'à propos.

L'abbé THIBAUT, 1^{er} d'infanterie : depuis le début de la campagne, n'a cessé d'être sur la ligne de feu pour exciter les courages, relever les blessés et les morts. Prodige de vie avec un dévouement au-dessus de tout éloge.

Lieutenant LAMOUR, 4^e d'infanterie coloniale : blessé une première fois le 23 août, a refusé de se faire évacuer. A été blessé grièvement une troisième fois au cours d'une attaque à la baïonnette dans la nuit du 3 au 4 février et n'a cessé de montrer en toute circonstance un mépris absolu du danger et une énergie à toute épreuve.

Sous-lieutenant FOROPON, 8^e d'infanterie coloniale : s'est distingué depuis le début de la guerre par son entrain dans tous les engagements, notamment le 28 décembre et le 3 février ; abattu par l'éclatement d'un projectile de gros calibre et laissé pour mort par ses hommes, il n'a pu rentrer dans nos lignes que plusieurs heures plus tard.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Caporal HEBERT, 4^e génie : s'est précipité un des premiers dans un entonnoir le 17 février. A commencé immédiatement son organisation et a contribué à repousser les contre-attaques de l'ennemi en lançant des bombes sur l'ennemi avec le plus grand mépris du danger sous un feu violent. S'est toujours montré travailleur infatigable dans les travaux les plus pénibles du génie. A été atteint gravement à la tête par une bombe ennemie, blessure qui fait craindre la perte de la vue.

Soldat BOUZIAN, 3^e bis de zouaves : dès que le fourneau de mine eut explosé et que la compagnie eut occupé la tranchée ennemie, a malgré un feu très violent d'infanterie et d'artillerie de tous calibres, assuré en terrain découvert, la liaison entre la tranchée ennemie occupée par la compagnie et la tranchée française, jusqu'à ce qu'on ait pu créer un boyau reliant ces deux tranchées. A été blessé assez grièvement en portant un ordre pour la cinquième fois.

Soldat JOUDA BEN BOURACK, 3^e bis de zouaves : blessé très grièvement à la poitrine pendant le cours de l'attaque, s'est crié : « Ma peau n'est rien. Vive la France ! » donnant un bel exemple de patriotisme et d'abnégation à ses camarades qui l'entraînaient.

Maitre ouvrier CHENAL, 62^e d'artillerie : au combat du 21 août, étant téléphoniste au poste d'observation du commandant de batterie, a couru à six reprises différentes pour porter des ordres sous le feu le plus violent. A eu, au cours du dernier trajet, le bras droit emporté par un obus. A dit, au moment où on l'emmenait : « Je suis content, j'ai fait mon devoir. »

Caporal PRIMOT, 53^e bataillon de chasseurs : le 21 janvier, au moment d'une attaque à la baïonnette d'une ligne ennemie surgissant à très courte distance, n'a pas hésité à sortir de sa tranchée pour mieux assurer son tir sur l'ennemi, auquel il a froidement mis hors de combat une dizaine d'hommes à moins de 20 mètres. N'a quitté son emplacement que sur les instances d'un de ses camarades qui voulait prendre sa place et parce qu'il ne pouvait plus tirer avec son fusil qui lui brûlait les mains.

Caporal RAMPONI, 53^e bataillon de chasseurs : sujet italien, naturalisé français ; au moment de la déclaration de guerre, a quitté l'Italie où il habitait pour contracter un engagement au 53^e bataillon. S'est distingué depuis le début de la campagne par de nombreux actes de courage. Le 21 janvier, au moment d'une attaque à la baïonnette d'un ennemi surgissant à courte distance de la tranchée occupée par sa section, a demandé à un de ses camarades de le remplacer, en dehors de la tranchée, sur un emplacement que ce dernier occupait pour mieux tirer. Impassible sous un feu violent, prenant suc-

cessivement des fusils qu'on lui tendait tout chargés, a tué à une distance de moins de 20 mètres, un grand nombre d'Allemands qui cherchaient à se retrancher et qu'il abattait dès qu'ils essayaient de lever la tête. A mis le reste en fuite en criant : « Allons, la section, en avant à la baïonnette ! »

Soldat FRANCK, 27^e bataillon de chasseurs : engagé volontaire, s'est conduit brillamment dans tous les combats et a reçu trois blessures. Blessé à nouveau au talon dès le début de l'engagement du 21 janvier, a continué à marcher à l'attaque. Apercevant un officier allemand, s'est élancé sur lui, l'a terrassé, désarmé et fait prisonnier, témoignant ainsi d'une audace et d'un sang-froid remarquables.

Caporal REBUFFEL, 27^e bataillon de chasseurs : blessé à la cuisse au cours d'un assaut, s'est relevé et a continué à marcher en tête de ses hommes, en leur criant : « En avant les chasseurs, jusqu'au bout ! » A organisé une partie du terrain conquis avec quelques hommes restés à sa portée et ne s'est fait panser que trente-six heures après avoir reçu sa blessure, lorsque sa compagnie fut reportée en deuxième ligne.

Caporal VIGOUROUX, 27^e bataillon de chasseurs : arrivé le premier sur la position avancée ennemie, y est tombé grièvement blessé. A donné le plus bel exemple de courage et d'énergie en exhortant ses camarades à continuer leur mouvement en avant sans occuper de lui. A été blessé d'une balle qui lui a traversé la poitrine de part en part.

Sergent CHARBONNIER, 13^e bataillon de chasseurs alpins : chef de section très énergique, a entraîné de façon magnifique sa section, à diverses reprises le 20 janvier à l'assaut de tranchées allemandes devant lesquelles il a été blessé grièvement.

Sergent PLAISANCE, 13^e bataillon de chasseurs : tireur émérite, s'est fait remarquer dans tous les combats auxquels il a été mêlé depuis le début de la campagne, par un sang-froid, un courage et une audace au-dessus de tout éloge ; bien qu'ayant un commencement de gelure grave aux pieds, n'a pas voulu être évacué au moment où sa compagnie allait à l'assaut, a continué à exciter ses hommes dans six assauts successifs de tranchées allemandes.

Sergent DEFOIX, 13^e bataillon de chasseurs : déjà cité plusieurs fois à l'ordre de la division et de l'armée, remarquable par son audace et son énergie comme chef d'éclaireurs : blessé, le 21 janvier, en entraînant sa section à l'assaut de tranchées allemandes.

Sergent-major MORIN, 13^e bataillon de chasseurs : sous-officier très énergique, ne cesse depuis le début de la campagne de faire preuve des plus belles qualités de courage, blessé assez grièvement le 21 janvier, en conduisant sa section à l'assaut de tranchées allemandes.

Sergent REY, 9^e zouaves de marche : modèle de bravoure au feu ; toujours sur la brèche, volontaire pour tout coup de main périlleux. Au cours de l'attaque exécutée dans la nuit du 31 octobre, atteint de deux balles et tombé à terre, a trouvé l'énergie de se relever pour abattre d'un coup de baïonnette un Allemand qui marchait sur lui. A peine rétabli, a rejoint le régiment où il avait continué à donner les plus beaux exemples de courage jusqu'au jour récent où il vient d'être très grièvement blessé par l'explosion prématurée d'une grenade dont les éclats l'ont atteint à la face, lui arrachant un œil.

Sergent-major FAGOT, 44^e d'infanterie : brillant au feu. Blessé et amputé d'une jambe.

Caporal KEROUANE SAID BEN AHMED, 1^{er} de zouaves et tirailleurs : a été grièvement blessé au cours de l'enlèvement d'un poste allemand, action où il s'est distingué par son énergie et son entrain. A regagné sans aide le poste de secours, en refusant de se laisser porter.

Sergent TRIBOUT, 42^e d'infanterie : sous-officier excessivement brave, toujours prêt à accomplir les missions qui lui sont confiées. S'est distingué le 6 septembre, le 8 novembre, en conduisant une patrouille sous le feu le plus violent et a, à plusieurs reprises, ramené des blessés sur son dos dans nos tranchées. Fait constamment des patrouilles de nuit pour lancer des bombes sur les tranchées ennemies.

Sergent BARDON, compagnie du génie 15/12 : a eu une conduite exemplaire au moment

où, dans la nuit du 13 au 14 janvier, la compagnie 1/2, avait pour mission d'assurer l'évacuation de la rive droite d'une rivière. Chef de l'équipe des sapeurs travaillant à l'aval, il eut à lutter contre la crue qui était à son maximum et maintint toute la nuit sa passerelle sur ra-caux de tonneaux en état de passage. Une pièce d'artillerie de 95 avant, au débouché du pont, démonté l'une des culées, il n'a pas hésité à se mettre à l'eau glacée jusqu'aux aisselles pour assurer la manœuvre d'entretien; il resta trois heures dans l'eau et fut ensuite atteint de congestion; n'a pas quitté son service.

Adjudant **LELANDAIS**, 76^e d'infanterie : s'était porté, à la tête de sa section, contre une tranchée, d'où partait un feu violent, a reçu plusieurs blessures mettant sa vie en danger et n'en a pas moins continué à activer la marche de ses hommes. N'a quitté son commandement que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.

Soldat **COTTERETS**, 76^e d'infanterie : lancé à l'attaque d'une tranchée allemande, a continué l'assaut, bien que blessé d'un éclat d'obus. Déjà cité pour sa bravoure au feu.

Adju. ant.-chef **LAGRUE**, 3^e génie : sous-officier d'une grande valeur, qui a montré dans de nombreuses circonstances une bravoure et une fermeté exceptionnelles. A su imposer à tous les hommes qu'il dirigeait, sapeurs ou fantassins, une confiance et une ténacité absolues dans les cas les plus difficiles. Blessé le 16 février, en se portant à l'assaut avec ses hommes.

Soldat **LOUIS**, compagnie auxiliaire du génie de la 52^e D. R. : au cours d'un travail de sape et après avoir prévenu ses camarades que les balles ennemies sifflaient, a été blessé grièvement à la tête pendant qu'il continuait lui-même le travail; a fait preuve de la plus grande énergie morale en disant à ses camarades : « Ce n'est rien, la balle n'est pas même entrée ». A perdu l'œil droit.

Soldat **JANSON**, 39^e d'infanterie : n'a pas hésité, sous un feu de mitrailleuses, à aller chercher son commandant de compagnie, frappé de trois blessures, et est parvenu à le ramener en arrière au moment où cet officier allait être fait prisonnier.

Soldat **KOPP**, 3^e d'infanterie : est entré le premier dans une tranchée ennemie, a donné des soins à son chef blessé; sur le point d'être fait prisonnier, s'est réfugié dans une excavation faite par un obus, d'où il a pu s'échapper dans la nuit en franchissant les lignes allemandes.

Caporal **VINCENT**, 39^e d'infanterie : s'est élancé brillamment à l'assaut, est arrivé jusqu'aux réseaux de fils de fer allemands et est tombé frappé de deux balles. A fait preuve de la plus grande énergie, a pu se trainer jusqu'à nos lignes dans lesquelles il est rentré au bout de quarante-huit heures.

Adjudant **TORRE**, 5^e d'infanterie : a été assez grièvement blessé au cours du combat du 16 février, en maintenant ses hommes sur une position violemment bombardée.

Adjudant **DUPOY**, 33^e d'infanterie coloniale : a pris le commandement de sa compagnie, tous les officiers ayant été tués ou blessés et a été grièvement blessé en la conduisant à l'assaut.

Soldat **GARNIAUX**, 5^e d'infanterie : a montré les plus brillantes qualités de courage et d'énergie au cours du combat du 16 février. A eu la main droite emportée en lançant des grenades.

Maître pointeur **CRUSSON**, 1^{er} groupe d'artillerie d'une division d'infanterie coloniale : a fait preuve de calme et d'un grand courage dans tous les combats auxquels la batterie a pris part. Très grièvement blessé le 11 janvier.

Adjudant **CAREME**, 51^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand courage et de beaucoup d'initiative dans les affaires qui ont eu lieu en décembre 1914, janvier et février 1915. Le 12 février, est allé mettre une pièce de 80 de montagne en batterie à 25 mètres des tranchées allemandes et le lendemain lui a fait exécuter un feu très efficace, pointant lui-même sa pièce sous les balles de l'infanterie ennemie.

Soldat **NOE**, 43^e d'infanterie : d'une très grande bravoure, a donné un bel exemple depuis le début de la campagne. Blessé d'une balle au visage à la suite du combat du 11 janvier, a été nommé soldat de 1^{re} classe pour sa belle conduite. N'a pas voulu être évacué. Le 19 février, a tenu à faire partie

d'un groupe de volontaires devant tenter un coup de main et s'est fait remarquer par son ardeur et son courage au cours du combat à la baïonnette qui s'est livré dans la tranchée ennemie. A été très grièvement blessé et amputé du pied.

Sergent **LELIBEC**, 6^e génie : le 10 février, a dirigé comme volontaire des travaux de chargement et de mise de feu d'une mine à un endroit où plusieurs de ses camarades avaient trouvé la mort. L'a fait avec calme, avec décision, pensant à tous les détails sans s'inquiéter des Allemands dont on entendait le travail à proximité. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée pour être allé porter des charges sous les réseaux ennemis le 28 décembre. Blessé et cité à l'ordre de l'armée. Exemple de courage.

Sergent **MOREL**, 6^e génie : le 10 février, a dirigé comme volontaire des travaux de chargement et de mise de feu d'une mine à un endroit où plusieurs de ses camarades avaient récemment trouvé la mort. L'a fait avec calme, avec décision, pensant à tous les détails sans s'inquiéter des Allemands dont on entendait le travail à proximité. Déjà cité à l'ordre de l'armée le 19 janvier, pour avoir contribué à arrêter une attaque ennemie.

Chasseur **BERTRAND**, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : bravoure et cranerie superbes aux combats des 17 et 18 février. Agent de liaison, s'est multiplié auprès de son officier qui a été blessé. Volontaire pour les missions les plus périlleuses au cours de ces deux rudes combats.

Maître ouvrier **LOONIS**, 3^e génie : faisant partie d'une escouade accompagnant les compagnies d'assaut a été très grièvement blessé par un obus, a refusé l'aide de ses camarades en les encourageant à continuer à marcher en avant. N'a pu être ramené que le soir après avoir reçu une deuxième blessure.

Adjudant **MARIE**, 39^e d'infanterie : très calme et très brave, a fait faire plusieurs bonds à sa section sous un feu de mitrailleuses et a été blessé.

Soldat **BARON**, 148^e d'infanterie : lors de l'attaque du 16 février, blessé, a continué à avancer jusqu'au moment où il est tombé à bout de forces. A reçu successivement sept balles.

Caporal **ANCHER**, 294^e d'infanterie : conduisant une patrouille, s'est approché jusqu'au réseau des fils de fer des ennemis et avait réussi à surprendre un poste d'écoute dont il allait s'emparer quand il reçut au bras gauche une balle qui le força à s'arrêter, après qu'il eut frappé les hommes du poste de deux coups de baïonnette qu'il a rapportée couverte de sang. A donné depuis quatre mois dans plusieurs occasions des preuves d'une grande audace et d'un courage remarquable.

Caporal **BARBIER**, 85^e d'infanterie : à l'attaque du 22 février, a, pendant cinq heures sans arrêt, lancé plus de 250 grenades, en les jetant pour qu'elles éclatent juste au moment de leur arrivée sur l'ennemi. A contribué efficacement de ce fait à arrêter deux contre-attaques ennemies. A eu la main gauche emportée par l'éclatement d'une grenade. A dû être amputé.

Adjudant-chef **ARJAILLIEZ**, 5^e d'infanterie : blessé une première fois le 15 septembre. Evacué, est rentré au régiment à peine guéri. Commandait le 16 septembre une section chargée de donner l'assaut. A entraîné bravement sa section hors des tranchées; a été presque immédiatement atteint de deux blessures, l'une au bras, l'autre à l'épaule.

Soldat **GIBERGV**, 3^e bis de zouaves : au cours des combats du 17 et du 18 février, a demandé à occuper les postes les plus dangereux. Avec un courage digne des plus grands éloges, a lancé sans discontinuer des pétards pendant toute la journée du 18, occasionnant ainsi à l'ennemi des pertes assez sérieuses. Est resté à son poste malgré la mort de la plupart de ses camarades.

Sapeur **RENOU**, génie, compagnie 4/2 : s'est avancé bravement en tête de sape sous un feu violent d'artillerie. A été enseveli par l'explosion d'un projectile qui lui a occasionné des blessures graves qui entraineront probablement la perte de la vue.

Zouave **PONS**, 8^e zouaves de marche : très grièvement blessé dans la nuit du 1^{er} au 2 mars en repoussant une violente attaque.

Soldat **ROBBE**, 43^e d'infanterie coloniale : depuis le commencement de la campagne, a été un véritable exemple pour ses camarades par

son énergie et son moral. Ayant reçu 4 blessures le 20 août, est revenu sur le front à peine guéri; le 12 février, blessé de nouveau grièvement, encouragea ses camarades blessés par le même obus et ne voulut être évacué que le dernier.

Sergent **BOY**, 43^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'énergie, de courage et de calme. Le 21 novembre, étant au repos, a demandé à aller placer des pétards de mûlinette dans une tranchée que les Allemands venaient d'occuper après l'avoir bouleversée avec des bombes. Le lendemain, a été très grièvement blessé à la tête en essayant de reprendre la tranchée avec une demi-section.

Adjudant **POLET**, 11^e d'artillerie : a coopéré avec la plus grande énergie, le 30 septembre, à l'enlèvement d'une ferme en amenant sur la crête balayée par les balles un canon dont il a réglé le tir sur une mitrailleuse postée dans un clocher à 800 mètres. N'a pas cessé depuis de remplir avec la plus grande bravoure son rôle de chef de section, sous le feu repère de l'ennemi, notamment du 12 au 17 octobre 1914 et du 10 au 21 décembre.

Médecin auxiliaire **MONDAIN**, 22^e territorial : très bon médecin auxiliaire. Absolument dévoué. Le 26 septembre, a donné la preuve de son zèle et a été très grièvement blessé en fin de journée par éclat d'obus, alors que sous un feu intense, il donnait ses soins à un blessé.

Adjudant-chef **VAUDIAU**, génie, compagnie 7/13 : depuis son arrivée sur le front n'a cessé de faire preuve des plus hautes qualités morales. D'une endurance exceptionnelle, d'un courage à toute épreuve, s'est particulièrement distingué dans la préparation de l'attaque du 16 février. Y a participé personnellement en tête d'une section d'assaut : a par son initiative, son sang-froid, sa présence d'esprit grandement contribué à la réussite d'une attaque partielle. Epuisé par deux journées de fatigue exceptionnelles a refusé de prendre le repos qui lui était offert avant que ses hommes puissent eux-mêmes se reposer.

Adjudant **BOUR**, 14^e d'infanterie : a toujours fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand courage. S'est particulièrement distingué le 16 février en enlevant brillamment sa section pour la porter en avant sous le feu d'une mitrailleuse ennemie.

Sergent **BONNET**, 14^e d'infanterie : a montré le 16 février qu'il possédait des qualités sérieuses d'entraîneur d'hommes en enlevant brillamment sa section pour la porter à l'assaut et en évitant de se laisser attirer par l'entonnoir produit par l'explosion d'une mine qui pouvait constituer pour lui et son unité un abri sérieux, mais l'empêchant de remplir sa mission.

Adjudant **TRESPEUCH**, 14^e d'infanterie : a par son énergie et son courage, le 16 février, contribué à la prise d'une tranchée allemande en poursuivant dans une sape les Allemands à coups de revolver.

Caporal fourrier **PUJOLLE**, 14^e d'infanterie : est arrivé l'un des premiers dans la tranchée ennemie le 16 février, y a établi un barrage et a empêché, grâce à l'activité dont il a fait preuve, une mine allemande de faire explosion; a été un modèle de courage et de dévouement pendant les journées des 16 et 17 février.

Sergent **MERAL**, 209^e d'infanterie : à l'attaque du 12 février, la main emportée par une balle, n'a pas cessé d'encourager ses hommes à maintenir leur position. A été blessé une deuxième fois pendant la contre-attaque ennemie et a conservé quand même son commandement.

Sergent **LA CHOUETHIE**, 209^e d'infanterie : à l'attaque du 12 février, blessé une première fois à la jambe, a continué son service. Blessé une deuxième fois et dans l'impossibilité de faire un mouvement, n'a pas cessé de donner ses ordres jusqu'au moment où il dut être emporté par ses hommes.

Sergent **POUMEYROL**, 209^e rég. d'infanterie : à l'attaque du 12 février, a pris le commandement de sa section après la disparition de son chef; a porté vaillamment ses hommes en avant jusqu'au moment où, blessé lui-même et ne pouvant plus marcher, il organisa la défense du terrain conquis.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.